



## CHRONIQUE

Voyage à Jonquière avec Bukowski

Page F 4



## ROMAN

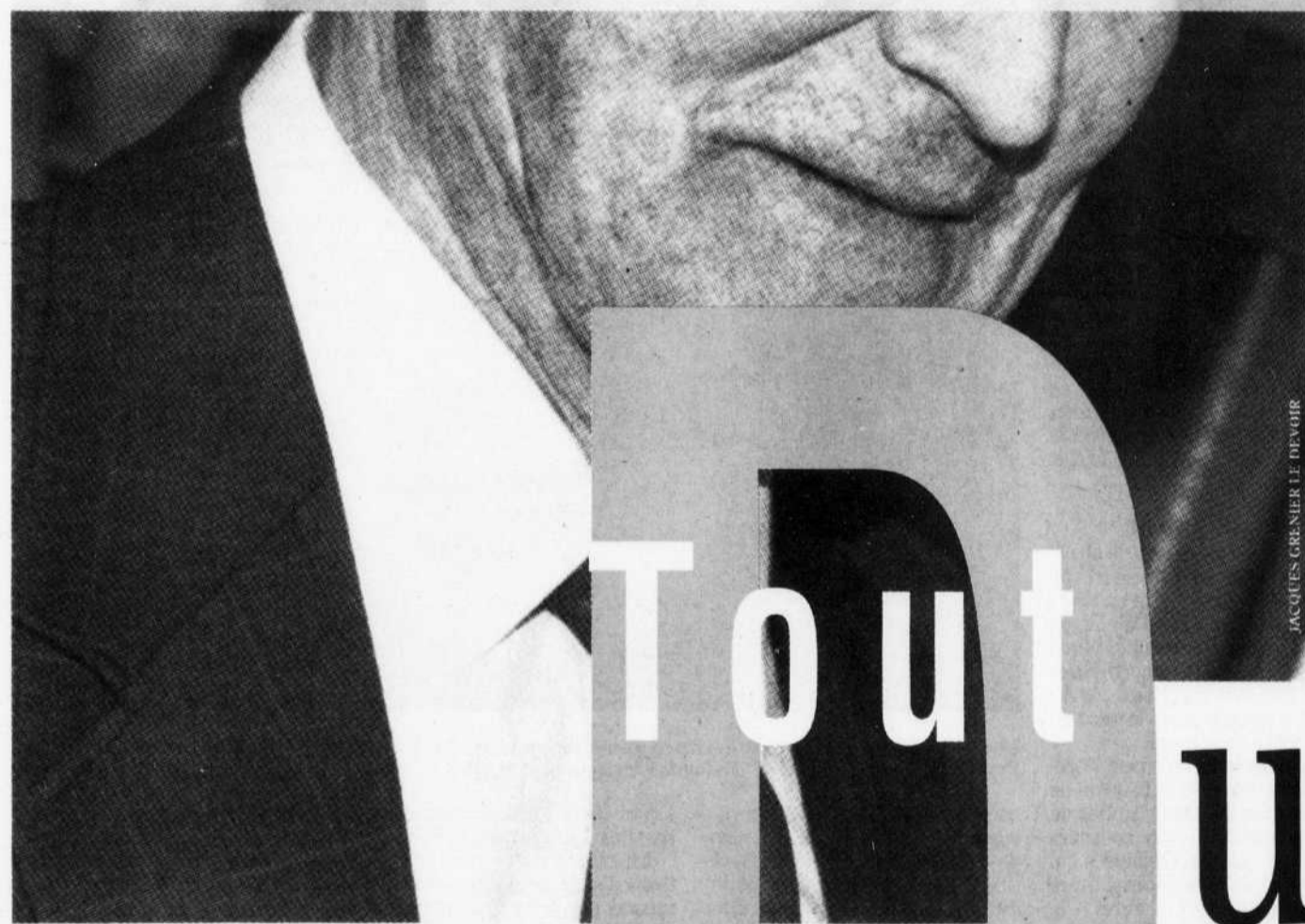
Alexandre Jardin dans les jupes des femmes

Page F 6

CAHIER

F

# LIVRES



# Tout

# Dumont

### Fernand Dumont en bref

1927: Naissance dans un milieu ouvrier à Montmorency, près de Québec. Il travaille à l'usine de la Dominion Textile, comme son père, pour payer ses études.

1952: Publication d'un premier livre, un recueil de poèmes intitulé *L'Ange du matin*.

1963: Nommé directeur du département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval. Il y enseignera toute sa carrière.

1969: Pour *Le Lieu de l'homme*, il reçoit le Prix du Gouverneur général du Canada ainsi que la médaille Parizeau de l'Acfas. Il verse l'argent du Prix du Gouverneur général au Parti québécois de René Lévesque et devient membre du comité de rédaction de la revue *Main tenant*.

1975: Reçoit le prix David, plus importante distinction littéraire au Québec, pour l'ensemble de son œuvre.

1981: Publie *l'Anthropologie en l'absence de l'homme*, un de ses livres majeurs.

1993: Parution de *Genèse de la société québécoise*.

1997: Décès à Québec et parution de ses mémoires, *Récit d'une émigration*.

LOUIS CORNELLIER

Par où prendre Fernand Dumont, ce penseur transdisciplinaire dont l'œuvre riche et féconde constitue peut-être le sommet de la pensée québécoise au XX<sup>e</sup> siècle? Mais par le tout, bien sûr, répondent les membres du comité d'édition des *Œuvres complètes* de Fernand Dumont, que publient, cette saison, en cinq tomes, les Presses de l'Université Laval. Adhérent, selon les mots de Kundera, à une «morale de l'essentiel» plutôt qu'à une «morale de l'archive», les Serge Cantin, François Dumont, Fernand Harvey, Léo Jacques, Simon Langlois et François Ricard nous offrent donc tout Dumont, à l'exception des articles circonstanciels qui n'ont jamais été intégrés dans des livres par l'auteur.

Divisées en quatre thèmes — «Philosophie et science de la culture» (tomes I et II), «Études québécoises» (tome III), «Études religieuses» (tome IV) et «Poèmes et mémoires» (tome V)

propositions théoriques de l'auteur», comme l'indique François Dumont, la distinction entre culture première et culture seconde est clairement une des idées-forces de l'œuvre. Elle ne se résume pas à la distinction classique entre culture populaire et culture savante. En 1989, Dumont affirmait d'ailleurs à Wilfrid Lemoyne qu'il ne croyait pas avoir écrit là-dessus quelque chose qui le satisfasse vraiment. Il parlait de la première comme «milieu», comme «une sorte de donnée», et de la seconde comme «horizon», «comme un moyen de dépasser la culture vécue». «Elle est à l'œuvre, précisait-il, dans toutes les existences, dans la plus simple danse comme dans la plus petite fête», même dans un match de hockey. La culture seconde, dans cette logique, est une mise à distance de la première dans une quête de sens. Et ce qui importait, pour Dumont, c'était le lien entre les deux. «Comment, demandait-il, le milieu devient horizon?

Québec en consacrant plusieurs ouvrages à l'interprétation de son évolution, dans le but, écrit Fernand Harvey dans sa présentation du tome III, de lui «donner sens et cohérence». Dumont a souvent évoqué la «condition tragique» du peuple québécois et insisté sur l'idée que «l'apprentissage de la liberté doit s'appuyer sur l'expérience du passé», note Harvey. Partisan de l'indépendance du Québec et d'un «socialisme d'ici», il ne remettait pas en cause la nécessité de la Révolution tranquille, mais il s'inquiétait des conséquences de cette rupture sur notre rapport à la mémoire. «On a certes modernisé l'État québécois et procédé à une importante réforme du système d'éducation, résume Harvey, mais ces réformes de structures ne se sont pas accompagnées du renouveau culturel souhaité. Il semble que l'on ait oublié en cours de route la question du sens à donner à ces réformes.» Profondément épris de justice sociale, Du-

mont se distingue radicalement des progressistes utilitaires en affirmant qu'une modernisation sans mémoire ne saurait constituer un progrès. Il incar-

— selon une classification privilégiée par Dumont lui-même, ces *Œuvres complètes* adoptent une méthode «de non-intervention textuelle» et ne se présentent donc pas comme une édition critique, mais bien comme une «édition de lecture, c'est-à-dire une réédition, revue et corrigée de manière à en rendre le texte aussi exact et définitif que possible».

Dans l'introduction générale, le philosophe Serge Cantin, brillant successeur du penseur de Montmorency, souligne le paradoxe «entre la notoriété de Dumont et la relative méconnaissance de son œuvre théorique et épistémologique». Il l'explique, entre autres, par la complexité de cette dernière, mais aussi par son caractère transdisciplinaire un peu déconcertant et par «l'interdit du religieux» qui a marqué le Québec intellectuel à partir de la Révolution tranquille et qui a pu contribuer à discréditer le catholique de gauche qu'était Dumont. Il souhaite, bien sûr, que ces obstacles soient aujourd'hui levés pour que l'on puisse pleinement redécouvrir cette œuvre qui avance «moins des vérités que des interrogations sur le sens même de nos vérités, sur leur pertinence».

Il y a, au cœur de l'œuvre dumontienne, une douleur, un drame qui tient à cette «émigration» du monde de la culture populaire vers le monde de la culture savante. L'exploration de ce remords constitue le moteur, l'intention de l'œuvre, et lui donne sa puissante originalité. «Sans doute la plus citée des

Le sociologue Jacques Beauchemin, dans la présentation du tome I, tente de faire ressortir les implications de cette théorie dans les travaux savants de Dumont. «La première expérience que nous faisons du monde, explique-t-il, attend d'être nommée depuis son extérieur, en même temps qu'en sens inverse les projets de connaissance qui prétendent l'éclairer ne trouvent de pertinence que dans la tâche qui leur incombe de revenir vers elle.» Dumont, en d'autres termes, demande franchement «pourquoi connaître et à quelles fins?» et appelle «crise de la culture» la situation «où cette question ne trouve plus d'autres réponses que celles qui se trouvent du seul côté de la science».

Pour lui, cette contemplation de l'existence que permet la culture seconde, la «plus haute et plus belle activité» de l'homme disait-il, ne trouve son sens qu'en s'inscrivant dans une relation dialectique avec la source qui la suscite. Dumont, explique Cantin, «n'a pas voulu perdre le lien avec l'existence, avec l'expérience humaine, émotionnelle et affective [...], sous-jacente à ses «aventures abstraites en pays de sociologie», de philosophie, de théologie, de poésie». Pour lui, ajoute-t-il, «aucune explication, aucun savoir ne saurait épuiser la puissance d'interrogation de cette expérience d'arrachement, de déracinement, d'exil, puisque c'est en elle, dans cette émigration, que le savoir trouve sa condition de possibilité la plus originelle».

Une autre célèbre opposition dumontienne, celle entre vérité et pertinence, trouve aussi son sens, ainsi que le rappelle l'historien Julien Goyette dans la présentation du tome II, dans cette réflexion sur les sciences humaines. «En gros, écrivait Dumont, la vérité concerne l'art d'accéder à l'objet selon sa structure propre. [...] À l'opposé de la vérité, la pertinence ramène l'objet au sujet lui-même, à sa quête de sens.» Cette quête, le penseur l'a aussi poursuivie dans sa réflexion sur le

ne, en ce sens, un type d'intellectuel assez rare au Québec, qui allie le meilleur du conservatisme (pour son sens de l'histoire) à un engagement résolument social-démocrate.

«Homme tourmenté et fervent» pour ses proches, selon les mots de son fils, François Dumont, qui signe la présentation du tome V, le penseur de Montmorency fut aussi un croyant du même type pour ses coreligionnaires. Pierre Lucier, présentateur du tome IV, rappelle qu'il critiquait, dès 1964, le «divorce de la doctrine et de l'expérience, des structures officielles et des solidarités sociales» que vivait l'Église. Il en appelait alors à une «théologie de grand vent» afin que l'Église, «de milieu où se communique le mystère», renoue avec «une morale qui se nourrit de la vie». Quarante-cinq ans plus tard, cette interpellation n'a rien perdu de sa pertinence.

Moins célèbre que le penseur, le poète Fernand Dumont, enfin, méritait certainement sa place dans ces *Œuvres complètes*. Il y a, d'ailleurs, quelque chose d'émouvant à lire son fils présenter cette part la plus intime de l'œuvre, bellement résumée par une formule du frère Clément Lockquell, ami de Dumont. «Obscurs sont les poèmes de Fernand Dumont, écrivait-il, mais d'une obscurité en instance d'aube.»

Dans la présentation d'*Un témoin de l'homme*, un recueil d'entretiens avec Fernand Dumont qu'il publiait en 2000, à L'Hexagone, Serge Cantin écrivait de l'œuvre de son mentor «qu'elle témoigne d'une chose étonnante, paradoxale, voire scandaleuse, à notre époque de jet set, à savoir qu'il n'est nullement besoin, pour se hisser à la hauteur de l'Homme, de s'élever «au-dessus de la mêlée»». Tout l'esprit de Dumont, son élan vital, est là, dans ce lieu de l'homme.

Collaborateur du Devoir

■ Lire autre texte en page G 8

## LIVRES

EN APARTÉ

## La marchandise comme liberté



Jean-François Nadeau

**A**ncienne grande reporter au cœur solidement accroché à gauche, Adèle Lauzon montre dans *Pas si tranquille*, son autobiographie, une partie de ce qui a dû être combattu patiemment par des hommes et des femmes qui portaient en eux, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la volonté de construire un monde commun plus juste.

Être de gauche, à en croire l'exemple d'Adèle Lauzon, c'était notamment savoir se battre contre l'obscurantisme religieux et, partant, contre tous les cortèges qui célèbrent, encore et toujours, l'embrigadement de l'esprit au nom des profits matériels ou symboliques de quelques-uns. C'était aussi savoir d'instinct que l'homme peut, en commun, arriver à construire un avenir meilleur pour tous. Cet engagement conduisait à beaucoup d'avenues, notamment à celle, toujours d'actualité, de la pleine maîtrise de son corps.

Ce sont ces traits — bien unis, bien cohérents et bien solides — qui frappent tout d'abord à la lecture des mémoires de cette femme qui fréquenta quelques avant-gardes dans le Québec des années 1950, tout en se faisant reporter pour différents journaux et magazines. Adèle Lauzon se trouva aussi bien près d'Hubert Aquin et Pierre Perrault que de Paul Eluard et Che Guevara.

À lire ces mémoires parfois un peu trop anecdotiques, je ne pouvais m'empêcher de penser, par un effet de contraste, à une figure du journalisme qui souffla aujourd'hui à tout vent. Difficile de fréquenter désormais un tant soit peu le monde des médias au Québec sans se prendre les pieds, presque tous les jours, dans les fils de ce chroniqueur en gros qu'est Richard Martineau. L'homme est partout. Il anime *Les Francs-tireurs* sur les

ondes de Télé-Québec; il collabore au magazine *Elle Québec*, il est publié dans *Info-Press*; il rédige un blogue via Canoe, un réseau électronique de Québec; il anime une émission quotidienne sur les ondes télé de LCN, la chaîne de nouvelles continue de Québec; et on peut le lire, à raison de quatre fois par semaine, dans *Le Journal de Montréal* autant que dans *Le Journal de Québec*, les deux principaux journaux de Québec. La

La semaine dernière, pour souligner le premier anniversaire du conflit au *Journal de Québec*, ce pigiste hors catégorie a cru bon d'expliquer qu'il ne trouvait pas son action de chroniqueur liée le moins du monde au sort des grévistes. Il n'est pas un «scab», dit-il, parce que publier dans un journal en grève lorsqu'on est juste «pigiste» comme lui vous exonère de considérations pareilles. À l'entendre, il faudrait avoir, en plus de son chèque, un contrat en bonne et due forme pour être lié au sort de ses collègues. Or il semble que le chèque seul ne suffise pas, aussi gros soit-il, pas plus que le statut de vedette dont vous gratifie l'entreprise à laquelle vous devez la majorité de vos revenus autant que votre prestige social.

À cheval sur pareil raisonnement, on peut à loisir justifier une morale du travail en vigueur au XIX<sup>e</sup> siècle et toutes les ruades qui l'accompagnent. En somme, n'importe qui peut se mettre au service d'une entreprise dont les ouvriers sont en grève, à condition de réclamer pour soi, au préalable, le statut rédempteur de «pigiste». Voilà un étonnant travestissement du sens à accorder au mot «liberté», mot auquel quelqu'un comme Adèle Lauzon, justement, accordait une valeur beaucoup plus grande dans l'exercice de ses fonctions. *Je ne suis pas un employé de Québec*, écrit Richard Martineau: *je suis un fournisseur de services. Québec n'est pas mon employeur: il est mon client.*

Dans un monde de clients et de fournisseurs, le journalisme est-il devenu une marchandise comme les autres? On pourrait être porté à le croire à lire Richard Martineau, lequel s'employait d'ailleurs, quelques jours plus tard, appuyé sur ce grand penseur qu'est Bob Dylan, à nous expliquer que les notions de gauche et de droite sont tout à fait dépassées!

Il est au moins vrai de dire que certains chroniqueurs ne sont ni de gauche ni de droite, mais plutôt le pire de tout cela, car ils en semblent péle-mêle les éléments bout à bout, selon une méthode de reniement perpétuel de l'un et de l'autre élevé en un principe de liberté qui n'a en fait pour nom que le reniement. Ces gens se croient libres comme l'air, et au service de la liberté de surcroît, alors qu'ils n'ont fait qu'intérioriser les valeurs de la liberté marchande au point où ils ne se voient même pas ramper dans les antichambres de la servitude. Les défaillances et les trahisons de la pensée finissent alors par correspondre à une fidélité à soi-même d'un nouveau genre.

L'avenir des médias appartient-il désormais à pareils mercenaires voués en définitive au seul spectacle d'eux-mêmes, heureux, pour s'accomplir, de se trouver au beau milieu d'un peuple si abruti par la suite de ses infortunes qu'on peut le railler à loisir tout en feignant d'y être attaché et en se flattant d'en être applaudi?

Une simple marchandise comme une autre, le journalisme? Doit-on tenir cette perspective pour avérée à voir encore l'action de la famille Rémillard, occupée ces jours-ci, comme on le sait, à dépecer et à jeter aux ordures ce qui restait d'informations à Télévision Quatre-Saisons?

Peut-être que les perspectives sur l'information qu'offre une autobiographie comme celle d'Adèle Lauzon sont par trop romantiques. L'ennui pour les autobiographies et les biographies est que le réel s'avère plus complexe qu'il n'y paraît, tel un fil sans cesse brisé. Or, devant des mémoires ou une biographie, on se retrouve néanmoins avec l'idée qu'une vie

d'homme correspond à un tracé linéaire qui suit une course à peu près établie d'avance sur l'échelle du temps. D'où souvent une impression de cohérence dans les choix et les engagements alors que la réalité est autrement plus complexe.

Le sociologue Pierre Bourdieu, au sujet duquel on ne compte plus depuis quelque temps les parutions, prenait à témoin les écrivains du nouveau roman pour faire valoir à quel point «le réel est tout de discontinuité». C'est ce que rappelle curieusement Marie-Anne Lescourret dans son *Bourdieu* afin de jeter, tant bien que mal, les bases d'une justification à la biographie bavarde qu'elle consacre au sociologue décédé en 2001.

Un homme est un produit de son époque, «d'un ensemble de déterminismes sociaux qui jouent à divers temps de son histoire personnelle», disait Bourdieu. Décrire une personnalité, c'est donc s'efforcer de la situer au sein des couches sociales qui l'ont formée et qu'elle a occupées. Un homme n'existerait donc que dans les rapports qu'il a avec son temps. Mais dans quel temps terrible sommes-nous donc plongés aujourd'hui?

jfnadeau@ledevoir.com

## PAS SI TRANQUILLE

Adèle Lauzon  
Boréal  
Montréal, 2008, 310 pages

## BOURDIEU

Marie-Anne Lescourret  
Flammarion  
Paris, 2008, 538 pages

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Maman est au fond du lac

CHRISTIAN  
DES MEULES

«La mère était morte des centaines de fois.» *La Danse de la Méduse*, second roman de Laurence Prud'homme, trente ans, s'ouvre sur un paysage mort, un bord de lac en hiver, et sur un fantôme épuisé qui prend finalement forme. Une femme a disparu et il ne reste d'elle qu'un petit chalet au bord d'un lac de la Mauricie où ses trois enfants, deux filles, Lucie et Judith, et un garçon, Simon, mort il y a quelques années, ont passé presque tous leurs étés.

Un chalet et des tas de souvenirs mêlés de colère, de larmes, de regrets, de tendresse. Et c'est à travers le regard de Simon, qui est en quelque sorte le fantôme tranquille du chalet, que cette réalité nous apparaît. Un procédé qui se découvre peu à peu au lecteur, sans forcer, et qui permet une narration à la fois visuelle et retirée.

Dans la mythologie grecque, rapelons-le, des trois Gorgones, la Méduse est la seule à être mortelle. Séduite — ou violée — par Poséidon, elle est punie et transformée en créature fantastique par la dées-

se Athéna. Mélange de beauté et de monstruosité, ses cheveux deviennent des serpents et son regard pétrifie tous ceux qui le croisent.

Et la Méduse, dans le second roman de Laurence Prud'homme, on l'aura compris, c'est la mère, «Mom», un personnage excessif qui a un peu empoisonné, malgré ses qualités bien réelles, la vie de ses trois enfants.

## Une mère excessive

«L'étrange Marie. Fantastique Marie. Excessive, trop excessive. La Méduse, dans la housse noire, c'est elle.» Une mère instable au profil «artiste», au passé vaguement hippie, à qui il arrivait fréquemment de disparaître dans la nature ou avec des amants de passage, parfois pour de longues semaines, laissant ses trois enfants aux bons soins de l'une ou l'autre de ses sœurs. Une femme aux prises avec des problèmes de santé mentale.

Elle avait quitté définitivement Montréal quelques années plus tôt et s'était installée là-bas en permanence. Et c'est Lucie, 22 ans, la «petite», la plus jeune des trois enfants, qui revient d'Espagne où elle habite pour procé-

der en plein hiver à l'inventaire du chalet.

On la surprend le nez enfoui dans une robe de chambre de sa mère: «Elle pleure la poitrine chaude et réconfortante de notre mère. Elle pleure ses caresses et ses encouragements. Elle pleure son égoïsme et sa profonde détresse de vivre. Sa folie. Ses humeurs changeantes. Son grand rire. Elle pleure pour moi, son frère disparu trop jeune. Elle pleure pour Judith, disparue en elle-même. Elle reste longtemps prostrée devant la porte ouverte du garde-robe, elle pense à toutes les fois où elle a imaginé la mort de Mom, toutes les fois où elle a fantasmé sa disparition.» Et voici que le fantasme devient réalité.

## Cousins, cousines

Tandis que Lucie passe le chalet au peigne fin, ce sont les souvenirs d'enfance qui s'imposent en flashback. Les étés au bord du lac ou sur la côte est américaine, l'éveil des sens, les colères impétueuses de la mère, ses disparitions, le départ de la grande sœur, la mort du frère, la folie de la mère.

Peu à peu, le dévoilement s'opère. Des secrets familiaux qu'on ne dévoilera pas ici. Des histoires de drogue, d'amours entre cousin et cousine, de passions refoulées qui ont mené plus ou moins, on le comprend, à la mort du frère.

Une disparition dont les causes



MARTINE DOYON

Plutôt bien servi par une écriture sensible et visuelle, *La Danse de la Méduse*, de Laurence Prud'homme, bénéficie de dialogues vivants et rythmés.

nous demeureront mystérieuses — dépression, accident, fatigue profonde — mais qui agrava comme une véritable libération pour Lucie et Judith. L'événement amorcera aussi un rapprochement entre les deux

sœurs, qui ne s'étaient pratiquement pas vues depuis la mort de leur frère.

En raison notamment de ses thèmes et de sa narration, le roman apparaît plus achevé et maîtrisé que *La Ville aux escargots* (Québec Amérique, 2005), le premier titre de Laurence Prud'homme. Plutôt bien servi par une écriture sensible et visuelle — presque cinématographique —, *La Danse de la Méduse* bénéficie également de dialogues vivants et rythmés. Promet-

teuse, disions-nous déjà d'elle, malgré un côté brouillon, Laurence Prud'homme s'affirme tranquillement comme une auteure à surveiller.

Collaborateur du Devoir

## LA DANSE

## DE LA MÉDUSE

Laurence Prud'homme  
Québec Amérique  
Montréal, 2008, 196 pages

## causerie

Le dimanche 4 mai  
à 15 heuresavec Dany LAFERRIÈRE  
et Tristan MALAVOY-RACINER.S.V.P.  
514-337-4088 p. 213Monet nous  
réinventons  
la librairieGaleries Normandie - 2752, de Salaberry  
Montréal, QC H3M 1L3 - 514 337 2033  
www.LibrairieMonet.com

## Série de la Place des Arts

Le studio  
littéraire  
Un espace pour les motsLundi 5 mai 2008 • 19h30  
Au Studio-théâtre de la Place des ArtsCarte blanche  
à Monique Proulx

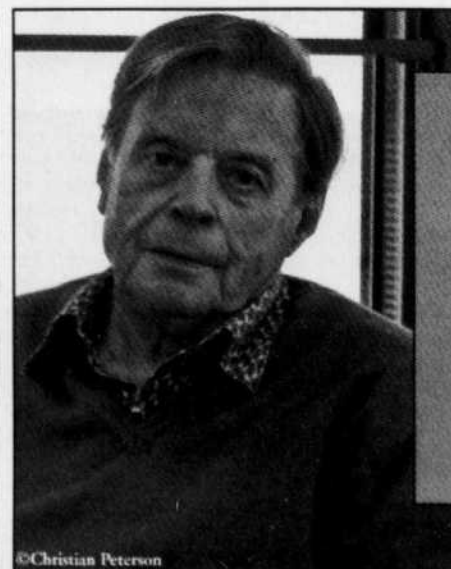
Suivant une très belle tradition, le Studio littéraire réserve chaque année une carte blanche à un écrivain d'ici. Au tour de Monique Proulx qui, après un trop long silence, nous a offert pour l'arrivée du printemps un tout nouveau livre intitulé *Champagne*. Au cours d'une soirée qui lui est consacrée, Monique Proulx lève le voile sur son écriture et sur quelques-unes des vérités qu'elle contient.

Coproducteur

Les Capteurs  
de motsPlace des Arts  
QuébecEntrée : 15 \$\*  
Étudiants : 10 \$\*\*Taxes comprises  
514 842.2112  
laplacedesarts.coméditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

## «Voix psychanalytiques»

Claude Brodeur

Parcours d'un psychanalyste  
Le cheminement de l'idée

184 pages, 23 dollars

## LITTÉRATURE

## La détresse et l'enchantement



Danielle Laurin

Is sont jeunes, ils vivent à Montréal, ils écrivent en anglais. Et ils ont beaucoup de talent. Après Rawi Hage, découvert avec *Parfum de poussière*, Heather O'Neill signe un premier roman remarqué, remarquable: *La Ballade de Baby*.

Tout comme pour Rawi Hage, couvert de récompenses, en lice pour le Prix des libraires du Québec et pour l'Impac Dublin Award 2008, la reconnaissance de Heather O'Neill dépasse déjà nos frontières: elle est dans la course pour l'Orange Prize, récompensant le meilleur roman de l'année écrit en anglais par une femme.



MICHAEL COUSER

Heather O'Neill signe un premier roman, *La Ballade de Baby*.

On saura le 4 juin prochain si la nouvelle recrue littéraire, qui doit affronter des romancières aguerries comme Nancy Huston, sortira gagnante de l'épreuve. Mais on sait déjà qu'elle a obtenu le prix du meilleur roman Hugh MacLennan 2007, remis par la Quebec Writer's Federation.

Ce n'est pas tout. La jeune femme de 34 ans, journaliste à CBC et au *New York Times Magazine*, a remporté l'an dernier le prix Canada Read, l'équivalent du Combat des livres à la radio de Radio-Canada. Ça fait beaucoup pour un premier roman, non?

Qu'est-ce que *La Ballade de Baby* a de si exceptionnel? L'histoire, d'abord. L'histoire racontée par Heather O'Neill est celle d'une petite fille de 12 ans, bientôt 13, qui grandit dans le plus pur dénuement, auprès d'un père-enfant, un paumé, héroïnoman.

Ça se passe à Montréal, dans les années 1980. Ça commence par un déménagement. Un autre. Qui sera suivi d'un autre. Et d'un autre... toujours dans le quartier du Red Light, essentiellement. Chaque fois, le même délabrement.

Pas de mère dans le décor: elle est morte à 16 ans, peu de temps après avoir mis au monde son enfant. Le père, de son côté, a beau aimer sa fille, rien à faire, l'héro a le dessus. Et tout ce qui vient avec: état végétatif, irresponsabilité, vols répétés, cures de désintoxication, rechutes, etc.

Qu'est-ce qu'une ado laissée à elle-même dans de telles conditions peut faire de sa vie? Baby va s'enliser dans le malheur, l'auto-destruction, la délinquance, la prostitution. Jusqu'à ce que... mais chut! Assez parlé de l'histoire comme telle.

Venons-en au ton du roman.

C'est en cela aussi qu'il s'agit d'un livre exceptionnel. En cela surtout? Rien de misérabiliste ici, rien de prêchi-prêcha non plus. Pas d'enflure. On est dans l'émotion pure, crue, dure.

On est dans la tête de l'enfant. C'est elle qui parle, qui voit, qui sent tout, tout le temps. Avec ses yeux d'enfant, son corps d'enfant, son cœur d'enfant.

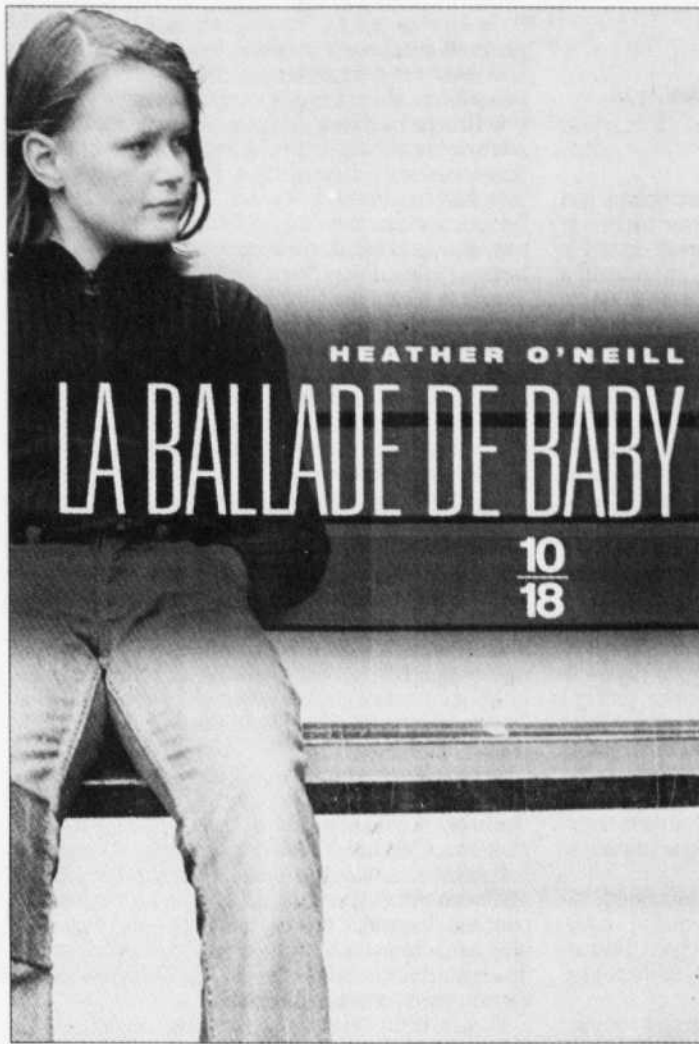
C'est saisissant. «*Quand on entend les gens dire qu'ils ont le cœur brisé, on pense que ça n'arrive qu'une fois dans une vie. Le mien semblait se briser tout le temps.*»

Il y a des réflexions comme celles-ci: «*Leurs parents ont beau se montrer salauds ou cinglés, les gosses essaient quand même de ne pas leur donner mauvaise conscience.*» Et puis: «*Lorsque vous êtes très jeune, il ne vous vient jamais à l'esprit que ce que vos parents ont à vous offrir n'est pas suffisant.*»

Il y a de la magie, même dans les pires moments. Ainsi, après avoir été battue par son père en manque, qui délire, Baby constate: «*Pourtant, personne n'est entièrement mauvais, et je l'aimais encore beaucoup. Après tout, il était le seul père que j'avais.*»

Plus il va mal, plus elle va mal elle aussi, bien sûr. Le pire, à ses yeux à elle: l'indifférence. «*Je faisais du mal à Jules, et il m'en faisait. À part nos conversations et notre amour, nous n'avions rien. Nous étions tous les deux de vrais paumés. Ce qui m'arrivait m'était égal puisque, de son côté, il souffrait aussi.*»

Pour ce qui est de la prostitution, dans son livre à elle, ça ressemble à ceci: «*Quand on est jeune, le sexe n'a pas grande importance, il n'est pas sacré. On ne trouve pas de meilleures prostituées que les gamines, parce qu'elles font ça sans y penser.*»



Jusqu'où va-t-on trop loin? Pas de retour en arrière possible, vraiment? Difficile à accepter, pour Baby. «*Je ne voulais pas me voir avec un corps d'adulte. Je voulais que Jules m'aime comme il m'aimait quand j'étais bébé, sauf que, maintenant, ça paraissait impossible.*»

Une enfant qui refuse de quitter l'enfance, Baby. Car, comme elle le dit: «*L'enfance est le cadeau le plus précieux qu'on vous retire, si on y réfléchit.*»

Lucide au possible, cette petite. Et rêveuse en même temps. Débordante d'imagination, de res-

sources. Tellement, tellement attachante. C'est bien là le tour de force de l'auteur, au fond: cette tension, constante, entre le désespoir et l'émerveillement, la détresse et l'enchantement.

Seule ombre au tableau: la traduction. Contrairement au roman de Rawi Hage, celui de Heather O'Neill n'a pas été traduit au Québec, et c'est bien dommage. D'autant que, dans son cas, elle fait de Montréal même un personnage.

Imaginez-vous quelque part dans le coin de Saint-Laurent angle Sainte-Catherine; un gars sort d'un taxi, c'est l'hiver, on gèle. Ce gars, c'est le père de Baby, Jules. Il dit: «*Putain, sale con, ça caille!*»

Hum! On aura droit aussi à des expressions du genre «*être furax*», «*être en pétard*»... Il sera question d'un «*vide-grenier*» pour une vente de garage. Et Baby ira au lycée plutôt que dans un collège. Au fait, que diriez-vous d'une «*barquette de cottage cheese*» comme collation?

Bon, n'exagérons pas. Il s'agit de quelques exemples dispersés. On est loin de Maurice Richard «*la fusée*» et autres aberrations apparues jadis dans la version française des romans de Mordecai Richler.

Heather O'Neill travaille, semble-t-il, à l'écriture d'un deuxième roman. Qu'on a très hâte de lire. Peut-être sera-t-elle heureuse d'apprendre que nous avons ici plusieurs traducteurs, et des bons?

Collaboratrice du Devoir

LA BALLADE DE BABY

Heather O'Neill  
Traduit de l'anglais  
par Michèle Valencia  
10/18  
Paris, 2008, 379 pages

## Le cœur bat plus au large du Viêt Nam

SUZANNE GIGUÈRE

«*Le cœur bat plus au large, et il y a bien des choses dont le sens s'éclaire*», écrit Nicolas Bouvier dans *L'Usage du monde*, livre-culte des écrivains voyageurs. Cette citation, mise en exergue dans *Voyage au Viêt Nam avec un voyou*, oriente le lecteur. Car c'est bien à un double voyage que nous convie Alain Olivier. Partant de l'espace parcouru — le récit relate un périple de cent jours qui l'a mené au Viêt Nam avec sa conjointe et leur fils —, la confrontation à l'espace et à autrui entraîne le voyageur dans un tourbillon intérieur. Dans *Voyage au Viêt Nam avec un voyou*, les mots deviennent les révélateurs du lent mûrissement d'un homme de quarante ans, et le voyage, hygiène de la distance de soi à soi.

Sac au dos, cheveux au vent

«*Si nous voulons échanger, partager et goûter aux charmes des lieux et des gens qui nous accueillent, il faut savoir nous arrêter [...] voyager c'est aussi mouiller l'ancre, baisser les voiles, lier les amarres.*» C'est dans cet état d'esprit qu'arrive au Viêt Nam Alain, Anna et Daniel, ce dernier âgé de onze ans. Dans les lettres qu'il écrit à sa mère (pas de commentaire politique, économique ou social, tout au plus de rares allusions au passé colonial devant les plantations d'hévéas, ou à la guerre), le narrateur raconte que, du sud au nord, il se laisse transporter, enchanter par la beauté des lieux et le naturel accueillant des Vietnamiens.

Sa capacité à faire ressentir la moiteur étouffante de Saïgon et du delta du Mékong, à palper l'ambiance des villages de pêcheurs, des marchés flottants, des rues animées pendant les festivités du Têt (le Nouvel An) est saisissante. Dans son récit, les Vietnamiens ne sont pas de simples figurants s'adonnant au tai chi avec

leurs mouvements lents et mesurés dans la brume matinale. Ce sont des êtres hospitaliers et généreux malgré leur pauvreté. Qu'il s'agisse de la vieille femme qui joue aux cartes avec Daniel, du petit cireur de chaussures qu'Anna invite à leur table ou du gérant d'hôtel qui écoute, ravi, une mélodie vietnamienne.

Le voyageur s'émerveille de la facilité avec laquelle son fils va à la rencontre des Vietnamiens, jeunes et vieux, établit une complicité immédiate, des rapports simples et vrais. En le voyant observer dans les rizières les paysannes penchées face contre terre, les deux pieds dans la boue, qui repiquent le riz un plant après l'autre, il se prend à penser qu'on ne se frotte pas impunément à une culture différente: «*Daniel constate de visu que les paysans qui produisent à la sueur de leur front le riz et le café que nous consommons vivent le plus souvent dans le dénuement.*» Il est aussi beaucoup question de dignité humaine dans ce récit, de tous les affronts infligés à cette dignité.

Voyage intérieur

Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé et où il rentre sans cesse. Le sourire de leurs hôtes vietnamiens vibrera longtemps, puissant et souverain, au plus profond des trois voyageurs, de même que le son déchirant du dan bau, luth à une seule corde. Pour l'écrivain voyageur, la quête d'un ailleurs, d'abord illusoirement situé en quelque point géographique, s'est intériorisée, intensifiée. Il n'hésite pas à inscrire, au cœur de son récit, les souvenirs d'une enfance privée de gestes affectueux («*on ne se touchait pas*») et les fadeurs d'une vie d'homme lourde du poids des revers et des défaites amères.

Un quatrain de Hafiz, poète perse du XIV<sup>e</sup> siècle, cité par Nicolas Bouvier dans *L'Usage du monde* —

il l'avait inscrit sur la portière de gauche de sa Fiat Topolino à bord de laquelle il parcourait l'Asie centrale dans les années 1950 —, résume mieux que tout autre commentaire la lente reconstruction de soi: «*Même si l'abri de ta nuit est peu sûr / et ton but encore lointain / sache qu'il n'existe pas / de chemin sans terme / Ne sois pas triste.*»

*Voyage au Viêt Nam avec un voyou* n'appartient pas à la veine exotique d'une certaine littérature soucieuse de restituer exclusivement des impressions. Ce récit libre et alerte, rempli de fraîcheur et de candeur, animé par un souci constant de vérité, va au-delà de l'émerveillement devant un peuple qui offre une incarnation spécifique de la beauté. Il est une invitation au décentrement, à se rendre disponible et ouvert au monde extérieur, à se laisser remodeler par lui.

Voici un livre que l'on ne pourra pas s'empêcher de rouvrir pour re-

trouver l'atmosphère d'une ville ou l'humeur d'un personnage. Les nombreuses réflexions qui ponctuent les étapes du voyage, la texture de l'instant, tour à tour rugueuse ou douce, et la quête de soi, ce chemin mystérieux qui va vers l'intérieur.

Alain Olivier est né à Alma en 1963. Il a vécu notamment en Afrique de l'Ouest, en France et en Italie. Il vit actuellement à Québec, où il est professeur en agroforesterie à l'Université Laval. Il a publié deux romans, *Le Chant des bétulas* (Vents d'Ouest, 1995) et *Nuits d'Afrique* (XYZ, 1997).

Collaboratrice du Devoir

VOYAGE AU VIËT NAM

AVEC UN VOYOU

Alain Olivier

XYZ éditeur

Montréal, 2008, 222 pages

Sous la direction de  
Marc St-Hilaire, Alain Roy,  
Mickaël Augeron et Dominique Guillemet!

Invitation à un voyage  
AU CARREFOUR DE L'HISTOIRE  
ET DU PATRIMOINE

LES TRACES DE LA NOUVELLE-FRANCE  
au Québec et en Poitou-Charentes

ISBN : 978-2-7637-8700-8  
320 pages • 59,95 \$

Pendant un siècle et demi, la France et une bonne partie de l'Amérique ont vécu une histoire commune, celle de la Nouvelle-France. Au Québec et dans la région française de Poitou-Charentes, cette période s'est durablement inscrite dans les paysages, dans la culture matérielle, dans les archives et jusque dans la langue. Elle a ainsi légué un patrimoine considérable et laissé son empreinte dans les mémoires collectives française, et surtout, québécoise. S'appuyant sur l'une ou l'autre des quelques 1500 traces de la Nouvelle-France recensées sur les deux rives de l'Atlantique, les auteurs vous invitent à redécouvrir cet héritage dans ce magnifique ouvrage abondamment illustré.

En vente en librairie • Diffusion Prologue  
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

ARCHAMBAULT  
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS  
LIVRES

Résultats des ventes: du 22 au 28 avril 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 GIN TONG ET CONCOMBRE Rafale Germain (Libre Expression)	1 JE N'AURAI PAS LE TEMPS Hubert Reeves (Seuil)
2 DOCTEUR IRMA T. 2 : L'INDOMPTABLE Pauline Gill (Québec Amérique)	2 LA VIE APRÈS LA MORT T. 2 France Gauthier (La Semaine)
3 LA CONSOLANTE Anna Gavaldà (Dilettante)	3 L'ABC DES TRUCS DE MADAME... Louise Robitaille (TVA Intl)
4 JE REVIENS TE CHERCHER Guillaume Musso (XO)	4 NOUVELLE TERRE Eckhart Tolle (Ariane)
5 A.N.G.E. T. 4 : SIGARUS Anne Robillard (Michel Brûlé)	5 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
6 MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 1 L. Tremblay-D'Essiembre (Guy Saint-Jean)	6 SURVIVRE À L'INNOMMABLE ET... Pierre-Hugues Boisvenu (De l'Homme)
7 MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	7 QUÉBÉCOISE! Pauline Marois (Fides)
8 LA WALSE LENTE DES TORTUES Katherine Pancol (Albin Michel)	8 NOS CHÈRES AMIES... Denise Bombardier (Albin Michel)
9 LES YEUX JAUNES DES CROCODILES Katherine Pancol (Livre de Poche)	9 HORMONES AU FÉMININ Sylvie Demers (De l'Homme)
10 CHAQUE FEMME EST UN ROMAN Alexandre Jardin (Grasset)	10 LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT Eckhart Tolle (Ariane)
JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE TALISMAN DE NERVAL T. 1 Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)	1 A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library)
2 NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	2 THE POWER OF NOW : A GUIDE TO... Eckhart Tolle (New World Library)
3 LA FILLETTE DISPARUE Dotti Enderle (ADA)	3 THE WOODS Harlan Coben (Signet Book)
4 LEONIS T. 11 : LE TEMPLE DES... Mario Francis (Intouchables)	4 REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Dell)
5 LES NOMBRILS T. 3 : LES LIENS DE... Maryse Dubuc / Delfat (Dupuis)	5 THE CHILDREN OF HÖRIN J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
6 OH NON! OVNI! T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)	6 THE OVERLOOK Michael Connelly (Vision)
7 LES MONDES DE LA MAGIE DU... T. 1 John Peel (ADA)	7 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
8 ASTÉRIX T. 1 : ASTÉRIX LE GAULOIS R. Goscinny / A. Uderzo (Hachette)	8 SIMPLE GENIUS David Baldacci (Vision)
9 HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard)	9 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
10 TÉA STILTON T. 3 : LA CITÉ SECRÈTE Téa Stilton (Albin Michel)	10 THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume)

carte-cadeau

ARCHAMBAULT

Du plaisir à la carte

LIBRAIRIE  
BONHEUR D'OCCASION  
Livres d'occasion de qualité

Nous vous invitons  
à venir visiter le premier  
SALON DES ARTS DU LIVRE  
à l'Union française  
aujourd'hui  
samedi le 3 mai 2008

Au 429, avenue Viger est. De 12 h à 18 h. 5 \$ l'entrée

Pour plus d'information :  
514-522-8848 1-888-522-8848  
bonheurdooccasion@bellnet.ca  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,  
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## LITTÉRATURE

## Voyage à Jonquière avec Charles Bukowski



Louis Hamelin

Quand Charles Bukowski était gamin, son père l'obligeait à utiliser, pour tondre le carré de pelouse qui se trouvait devant le bungalow de Longwood Avenue à L. A., un sécateur à main. Il vint ensuite inspecter le travail, remarqua un brin qui dépassait, puis entraîna son fils dans la salle de bains et lui flanqua une raclée à coups de cuir à raso. Sa mère ne leva pas le petit doigt pour le défendre. Ce serait désormais de cette manière que le jeune Hank, au lieu de jouer au football dans le parc avec les copains, passerait ses samedis après-midi. Il aurait pu, un jour, écrire un livre intitulé *La Revanche de la pelouse* à la place de Richard Brautigan, mais il devint plutôt Charles Bukowski.

A seize ans, dans l'album de fin d'année de son école secondaire, ses petits camarades lui prédisent un avenir de vendeur de beignes, ajoutant qu'il ferait du profit en agrandissant le trou. Métaphore prédestinée, puisque Hank, le vendeur de prose et de poèmes, ne cesserait jamais de travailler alentour du trou. Chômeur depuis la Grande Dépression, son père est un ingénieur fictif qui joue la comédie et part tous les matins dans son auto pour tourner en rond d'une autoroute à l'autre et rentrer à cinq heures. Il se croit tellement qu'il envoie son fils défiguré par l'acné côtoyer la progéniture sportive, lisse, dorée et bien sapée de la Cité des anges dans un lycée d'élite. Hank se réfugie à la bibliothèque municipale. Et aussi, dans les bars...

Un soir, rentré complètement ivre, il vomit sur le tapis du salon. Son père l'attrape par la nuque et essaie de lui mettre le nez dedans. Comme un chien. Buk se dégage, se retourne et lui balance un coup de poing. Et il devint Charles Bukowski.

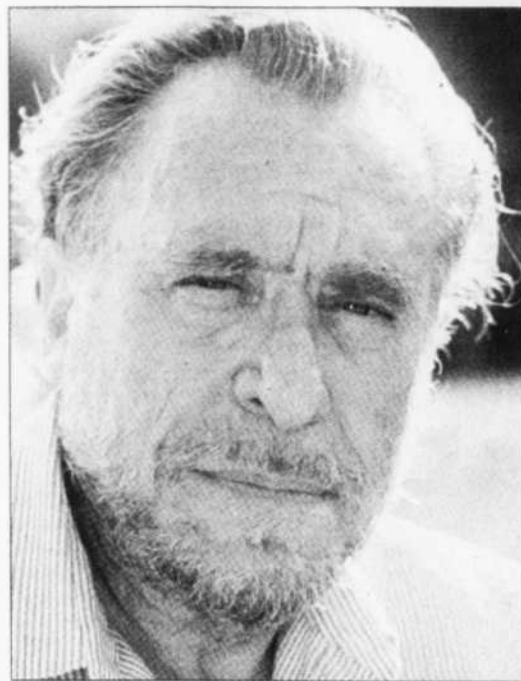
Dont la vie, en passant, se lit comme un roman. «Une histoire formidable, parfois triste, souvent hilarante», dit son biographe, Howard Sounes, dont l'ouvrage est maintenant disponible en français. Les Éditions du Rocher en ont profité pour éditer (ou rééditer) ce n'est pas toujours clair quand les éditeurs français font

dans l'états-unien...) le recueil qui est généralement considéré comme le sommet de son œuvre poétique, voire de son œuvre tout court. Le titre, en tout cas, laisse rêveur, tant il semble s'éloigner à première vue de la mythologie personnelle de ce gibier de bas-fonds au gentil surnom: Vieux Dégueulasse. Un titre (*Les jours s'en vont comme des chevaux sauvages dans les collines*) qui est en soi un poème, dans lequel je vois Patrice Desbiens debout très loin de la folie ordinaire de la rue Saint-Denis, au bord d'une prairie matinale traversée par un destrier qui galope en hennissant à sa rencontre. Et c'est ce livre de poèmes que j'emportais dans mes bagages sur la route du Saguenay, et non la bio dévorée en l'espace de quelques heures depuis déjà un bon moment. Dans les champs couverts d'eau, les oies blanches font d'immenses parterres de lis et la chaussée est jonchée de rats musqués aplatis qui, allez savoir pourquoi, semblent s'être pris pour des lemmings. Si Bukowski avait été assis avec nous dans la voiture ce jour-là, avec son six-pack glissé dans un sac en papier brun, je sais que c'est ce qu'il aurait vu en premier: toutes ces bêtes créées le long de la route.

À la Nuitte de la poésie de Jonquière, au Côté-Cour, un peu avant minuit, je suis monté, mon tour venu, sur la scène pour proposer un défi au public: j'allais leur lire un poème et payer une grosse bière à la personne qui devinerait le nom de l'auteur. Ce disant, je tenais le livre devant moi, première de couverture tournée vers la salle et bien visible, et dans les premières rangées, ça s'est mis à crier: Charles Bukowski! Vous savez maintenant pourquoi je n'étais pas finaliste dans la catégorie «animateurs de jeux télévisés» contre Julie Chose et Charles Machin au Gala Artis.

Je ne suis pas, non plus, poète. Même si le mot était écrit sur le badge que je refusais de toute manière d'arborer, enfilé à une cordelette passée autour de mon cou. C'est une identité qu'il m'arrive d'usurper à l'occasion. Je ne l'ai jamais mieux comprise que quand, après ma prestation, un jeunot est venu me trouver pour me demander si j'étais vraiment envoyé par l'armée canadienne avec mission de réchauffer les ardeurs patriotiques des disciples de Calliope locaux. Ça m'apprendra à faire de l'ironie.

Et puis, cette Claudine (pas la Claudine, une autre!) qui me tombe dessus: ce que j'avais lu juste avant de me planter avec mon concours «Trouvez Charles» n'était pas de la poésie. Et qu'est-ce que je faisais alors dans une Nuitte de la poésie? Je suis venu chercher Charles Bukowski, que j'ai répondu, mais pas tout de suite: le



MICHAEL MONTFORT AGENCE FRANCE-PRESSE  
La vie de Charles Bukowski se lit comme un roman. «Une histoire formidable, parfois triste, souvent hilarante», dit son biographe, Howard Sounes.

lendemain, tandis que, devant un hôtel, j'attendais un taxi avec une bouteille de pinard entamée dépassant de la poche de ma veste. Venu chercher le fantôme de Bukowski, donc, et cru le voir passer ici et là, étendant son ombre sur Danny Plourde et ses acrobaties hors scène. Mais avant de passer pour un épigone, avec toutes les conséquences que ça pourrait avoir sur ma santé, je me dépêche de proposer le florilège suivant, tiré de *Charles Bukowski, une vie de fou*:

«Sa vie entière était un lent suicide» (une correspondante). «C'était quelqu'un de tendre — pas nécessairement avec les gens, mais avec les poissons rouges...» «Sa corbeille à papier était pleine de tubes de préparation H contre les hémorroïdes.» «Les sentiments positifs l'embarassaient.» Le premier mot que sa fille Marina apprit à lire: «spiritueux». Après une balade en voiture mémorable (certains assurent qu'il fit dans son froc) avec

Neil Cassidy au volant, «Hank dit à Neil que Kerouac avait écrit les principaux chapitres de sa vie, mais qu'il se chargerait peut-être du dernier». Deux semaines plus tard, Cassidy était retrouvé mort au Mexique. «Je croyais que la vie d'écrivain serait formidable, mais c'est tout bonnement l'enfer. Je ne suis qu'un esclave payé des clopinettes pour gazouiller.» A la veuve d'un ami décédé: «Bill est mort. Il ne peut plus te brouter le minou, mais moi je peux.» Impôts: «Il [son comptable] essaya même de lui obtenir une déduction fiscale en faisant passer ses notes chez le marchand de spiritueux pour des frais professionnels.» «Le musicien Tom Waits passa à San Pedro boire des verres.» (Moi: je les imagine tous: les deux, avec leurs gueules d'acteurs dans un film cro-magnon, de crooners préhistoriques.) «We came to fuck him!» (Deux Hollandaises de 18 ans rencontrées devant la maison du poète tardivement éclos et mondialement célèbre à 50 ans.) «Il estimait que la condition humaine était pitoyable, que les gens se montraient fréquemment cruels les uns envers les autres mais aussi que la vie pouvait être belle, drôle et excitante.» Et que se passa-t-il le jour de ses funérailles? «Une mouffette était passée par là, ça empestait. Je me rappelle m'être dit que c'était approprié» (un ami...).

J'ai toujours bien fini par écrire un poème cette nuit-là: un poème de peur, celle de ne jamais être réinventé, intitulé *La Nuitte* et dédié à Pierre Demers et à Claude Bouchard: «Vint la nuit / sans drapeau / sans dragon / sans draps / Bras sarabande / ouverts grand.»

Et vous, finalistes du prix Nelligan, dormez sur vos deux oreilles: j'ai passé l'âge.

Collaborateur du Devoir

## CHARLES BUKOWSKI, UNE VIE DE FOU

Howard Sounes  
Traduit de l'anglais par Thierry Beauchamp  
Éditions du Rocher  
Monaco, 2008, 387 pages

## LES JOURS S'EN VONT COMME DES CHEVAUX SAUVAGES DANS LES COLLINES

Charles Bukowski  
Traduit de l'anglais par Thierry Beauchamp  
Éditions du Rocher  
Monaco, 2008, 238 pages

## LA PETITE CHRONIQUE

## Des voyages bien différents

Gilles Archambault

Après un hiver comme celui que nous venons de connaître, il est normal que l'on ait le voyage en tête. Les deux livres dont je rends compte cette semaine, et qui traitent de déplacements, n'ont rien à voir avec ce genre de projets. L'un parle de Français du XIX<sup>e</sup> siècle visitant l'Algérie; l'autre, de l'exil de Lituaniens croyant trouver à Chicago la réalisation de leurs rêves dans l'Amérique du XX<sup>e</sup> siècle naissant.

*Le Voyage en Algérie*, anthologie proposée par Franck Laurent, réunit des textes de voyageurs français dans ce pays, des débuts de la colonisation à 1930. Des auteurs, Gauthier, Fromentin, Dumas, Maupassant et Gide, entre autres, racontent à leur façon leur émerveillement devant une terre nouvelle.

Comment lire ces témoignages sans avoir en tête le fait colonial et son cortège d'injustices? Il est toutefois possible d'apprécier à leur juste valeur des témoignages qui ne sont pas empreints d'une quelconque volonté d'impérialisme.

A baguenauder avec attention dans les pages réunies ici, on tombe régulièrement sur des bonheurs d'expression, sur des éblouissements qui témoignent de la valeur de la découverte. Quand Ernest Feydeau, père du dramaturge et émissaire de Napoléon III, fait le voyage, il est rapidement conquis. «Alger est encore, malgré de regrettables dévastations, une ville charmante qui conservera longtemps, je l'espère, le privilège de se faire adorer.» Fromentin, l'auteur de *Dominique* et par ailleurs peintre de talent, trouve dans le désert une source de fascination. Maupassant note que le gouvernement, «afin de favoriser l'établissement des Européens, emploie vis-à-vis des Arabes des moyens absolument iniques». Cette réalité-là, nous la connaissons. Plus intéressants paraissent les étonnements de nos voyageurs découvrant qu'après tout l'Europe ne résume pas l'univers.

Upton Sinclair (1878-1968) s'attaque dans *La Jungle* à l'un des épisodes les moins glorieux de l'histoire américaine. Les abattoirs de Chicago y sont décrits comme des lieux par excellence de l'exploitation de l'homme par l'homme. Pour des salaires dérisoires,

des ouvriers, immigrants en très grande partie, suent sang et eau dans des pourrissoirs où en peu d'années ils laisseront leur santé, à condition, bien sûr, qu'un accident de travail ne mette pas fin plus prématurément encore à leur vie.

Dans un style jamais loin du misérabilisme — comment pouvait-il en être autrement? —, Upton Sinclair raconte la destinée d'émigrants lituaniens pour qui la vie devient rapidement un enfer. On les berne continuellement, ils sont floués par un agent immobilier véreux, les employeurs menacent de les congédier pour un oui ou un non, ils doivent accepter de travailler à rabais, payer une ristourne à des contremaîtres vicieux.

Le lecteur est vite submergé par le sordide de la situation. Des êtres humains ont donc vécu dans cette géhenne, soumis à des cadences impossibles, au milieu d'odeurs fétides et au risque de devenir rapidement estropiés?

Upton Sinclair n'est pas un écrivain délicat. C'est par l'accumulation des détails, l'assombrissement du tableau qu'il procède. Ames sensibles, s'abstenir. Quant à moi, même si le plaisir de lire se situe ailleurs que dans une littérature d'allure populiste, force m'est d'admettre que Sinclair est un romancier réaliste — pas étonnant qu'on l'ait comparé à Zola — dont l'œuvre est un document indispensable sur la misère de vivre. Dans l'univers consensuel dans lequel nous vivons, ce roman témoigne d'une véritable conscience de gauche. La vraie. Tant pis pour les exagérations!

Collaborateur du Devoir

## LE VOYAGE EN ALGÉRIE

Anthologie proposée par Franck Laurent  
Robert Lafont, coll. «Bouquins»  
Paris, 2008, 1040 pages

## LA JUNGLE

Upton Sinclair  
Éditions Gutenberg  
Paris, 2008, 452 pages

## POÉSIE

## Ombres et civilisation pour Nicole Brossard

HUGUES CORRIVEAU

L'anthologie que nous offrent les Éditions Typo, réunissant vingt recueils de Nicole Brossard de 1965 à 2007, est absolument essentielle pour qui veut connaître cette œuvre unique. «J'ai la poésie plantée au ventre et au cœur.» Ce vers tiré d'*Aube à la saison*, le premier recueil de Nicole Brossard, en 1965, nous dit Louise Dupré dans sa préface, s'avère fort révélateur. Plus qu'un aveu ou un constat, il s'agit d'une profession de foi qui trouvera des échos tout au long d'un parcours d'écriture de plus de quarante ans maintenant. Toutes les formes du travail poétique de Nicole Brossard s'y trouvent, des recherches formalistes des années 70 à l'investissement lesbien, à la recherche de l'intelligence du monde et de sa mise en langage.

«Car cette poésie veut tout: une vision d'ensemble et un regard singulier, l'intellectuel et le sensible, le je et le nous, le passé et le futur, l'ici et l'ailleurs», nous dit encore avec justesse Louise Dupré. La générosité de cette anthologie est fabuleuse quand on pense qu'on y trouve même des extraits de son avant-dernier recueil, *Après les mots*, qui date de 2007. Une œuvre majeure, qui non seulement nous aide à comprendre le parcours bien particulier de cette auteure phare, mais qui trace aussi, à travers elle, une histoire de l'évolution de la poésie québécoise contemporaine.

## Incarnation

Nicole Brossard nous arrive, cette année, avec la même fébrilité. La poète s'incarne de plus en plus, dit «je» avec conviction dans son tout récent recueil, *Ardeur*, nous entraîne dans ses pas au devant du multiple: «je suis comme ça se prononce / langue ou guerre ou précoce / tantôt tournée vers le Nord / ses adjectifs de glace et d'actualité / tantôt phrase lancée libre / dans la lumière des rapprochements / je redeviens un morceau de temps / enfoncé dans notre espèce». Nous y lisons un appel que le réel invente avec ce «je» qui met en jeu la langue plus que l'autobiographique, «correspondant à la conception du sujet lyrique moderne, le je se construit dans la textualité, il devient un effet de l'énonciation», comme nous le rappelle Louise Dupré dans sa préface du livre précédent.

«Ce soir je propose un peu de ponctuation / cercle demi-lune verticale d'étonnement / une pause qui transforme / la lumière et la respiration / en langage et foyer d'incendie», affirme la poète, avec laquelle nous faisons la pause, essentielle à l'entendement. On l'y accompagne, toujours vivante. Ce nouveau recueil a la force tranquille d'une parole convaincue, d'une pénétration coutumière dans le langage, qui est son pain quotidien depuis les origines de son œuvre.



ARCHIVES LE DEVOIR

Nicole Brossard s'incarne de plus en plus, dit «je» avec conviction dans son tout récent recueil, *Ardeur*.

## Et le rose et la rose

Il faut aussi compter avec une certaine forme de douceur qui s'éploie, langoureuse: «personne ne se souvient plus très bien / de la couleur du silence / avant les grands croisements d'alphabets / et l'usage ancien des rideaux de mélancolie». Beau, le livre l'est d'emblée. Les poèmes de Nicole Brossard nous convient à mémoriser ces lieux qui, pour nous-mêmes, apportent leurs sens et leur vision. «[...] et l'idée que vivre est / nécessairement un tout inside langage» s'impose à chaque texte. Ce nouveau livre n'est pas seulement un pas de plus dans la recherche d'une plus grande compréhension du monde, il est aussi ouverture dans cette langue qui se donne à la jouissance émotive.

Collaborateur du Devoir

## D'AUBE ET DE CIVILISATION (POÈMES CHOISIS, 1965-2007)

Nicole Brossard  
Anthologie préparée et préfacée par Louise Dupré  
Typo  
Montréal, 2008, 448 pages

## ARDEUR

Nicole Brossard  
Illustrations René Derouin  
Éditions PHI / Écrits des Forges, coll. «GRAPH.I.T.»  
Luxembourg / Trois-Rivières, 2008, 120 pages

# HURTUBISE HMH

À l'heure  
des grands  
questionnements  
sur la censure  
au Québec

LA CENSURE DANS  
TOUS SES ÉTATS  
collectif sous la direction  
de Claude Lévesque  
19,95\$

www.hurtubisehnh.com

Les éditions Climats vous invitent à venir rencontrer David Rieff, auteur de *Mort d'une inconsolée - Les derniers jours de Susan Sontag*

David Rieff, analyste politique et grand reporter, a assisté sa mère l'écrivain Susan Sontag au cours de son ultime combat contre le troisième des cancers qu'elle dut affronter au cours de sa vie, jusqu'à sa mort en décembre 2004.

Plus qu'un témoignage, son livre offre une impressionnante méditation sur la confrontation à la mort dans notre culture.

Il s'entretiendra avec la journaliste et critique Danielle Laurin

LE JEUDI 8 MAI À 19 H  
À LA LIBRAIRIE GALLIMARD  
3700, BOULEVARD SAINT-LAURENT

ACTIVITÉ  
GRATUITE

Librairie Gallimard  
WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM  
T.514.499.2012

## LITTÉRATURE

## Le phénomène des mères

GUYLAINE MASSOUTRE

Incontournable sujet de l'heure. Les génitrices font la saison. Cinq écrivains les mettent en vedette: Tahar Ben Jelloun livre la jeunesse de sa mère; Patrick Reynal dépeint Marie Pfister, mère de sa mère, déportée à Ravensbrück; Jean-Yves Cendrey liquide «man-man», quelle rage; Maryse Wolinski regarde la transmission féminine; et Karine Rysset, la plus jeune, pèse le fait de vouloir un enfant ou non.

Qu'on pense aux conférences d'Helène Cixous, *Obstétriques de la littérature*, en 2000. Huit ans plus tard, des titres en rafales. D'Avril Ventura, *Ce qui manque*, au Seuil. De l'Américain Donald Antrim, *La Vie d'après*, à L'Olivier. Du Suisse Jacques Chessex, *Pardon mère*, chez Grasset. Pouvait-on oublier, après Louise Dupré ou Claire Castillon, ce que nous font les mères?

## Tradition marocaine

*Sur ma mère*, de Tahar Ben Jelloun (Gallimard), conjugue mariage, murmures, médina de Fès, Maroc et maladie. Au chevet de Lalla Fatma (1920-2002), sa mère atteinte d'Alzheimer, il entoure de piété filiale la femme aux cheveux voilés, plein de «respect quasi religieux» et de «soumission irrationnelle».

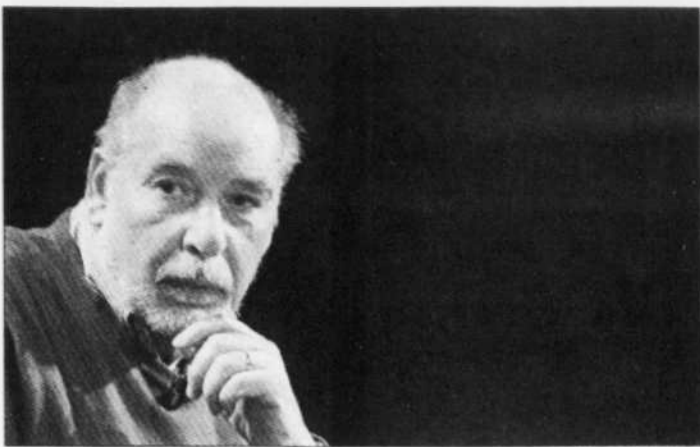
Mariée trois fois à des inconnus, livrée la nuit de ses noces, elle n'est plus que racine agrippée à sa maison. Une vie de femme sans joie signe son destin. La coutume est au centre de ce récit, émouvant mais conservateur, dont le pivot est 1944, année de naissance de Ben Jelloun. On y entrevoit le temps de ses meilleurs livres, tel *Moha le fou, Moha le sage*, écrit en 1977; la colère contre sa patrie a disparu. De Fès à Tanger, du régime français à celui du Coran, le huis clos de la famille est présenté comme un équilibre fragile mais constant.

La fin de vie de cette femme tient pourtant à des mains féminines, infirmières et employées, comme cette Keltoum, bonne à tout faire, préposée aux soins qui lave, nettoie, veille, accompagne la déchéance et le délire, la souffrance et les caprices, ange gardien et matrone de l'intimité. Sans elle, la tradition s'effondre et le livre n'existe pas. La colère de Keltoum demeure l'énigme, au fond.

## Histoire française

*Lettre à ma grand-mère*, de Patrick Reynal (Flammarion), ancien directeur de la Série Noire et directeur de la collection «Fayard Noir», commente le journal rédigé par Marie Pfister, matricule 38971, après sa déportation. Soixante ans plus tard, Reynal découvre ce document, écrit par celle qui l'a élevé. Le secret d'une famille «banale» est écarté: «divisée entre résistants héroïques et collabos de choc», celle-ci incarne la cohabitation violente des extrêmes, préjugés de classe, convictions opposées et religions incompatibles.

Reynal ne mâche pas ses mots. Militant communiste, petit-fils d'un général admiré et fils d'un homme honni, il dépeint, narquois, ce qu'il



Sur ma mère, de Tahar Ben Jelloun, conjugue mariage, murmures, médina de Fès, Maroc et maladie.

déteste avec férocité. Ce récit de vie, croqué à la façon de Queneau, interroge la mémoire enfouie sur la torture, la résistance, la survivance, la résilience. Cette femme à l'esprit bravache, aux souvenirs cocasses et au courage miraculeux, mérite la fidélité dont Reynal gomme les effets trop particuliers. Son exorcisme télescope l'ordinaire avec la liberté d'une nation.

## Matricide

*La maison ne fait plus de crédit*, de Jean-Yves Cendrey (L'Olivier), est un brûlot sur la famille, dernier épisode d'un cycle autobiographique: *Les Jouets vivants et Jouissances du remords*. La parole est à l'amant, un beau pathétique, au verbe envoyé bien tassé. Il y a mille exclamations, des pensées torpides, explosives, vengeresses. Chaque page exulte une envie de tuer la mère: «Je vois le corps blafard de la manman flotter dans ce sarcophage d'émail entartré.»

Édipe, dans sa phase obscène, se laisse aller à la haine, fils envahi de mépris dans un faux habit d'amant. Dans ce théâtre à distancer de l'auteur, le monologue révolté se présente en creux, au bout d'une misanthropie phobique, obsédée des «famille, je vous hais». Le sismographe du bon goût oscille. «Les mots sont doués pour simuler», prévient le monstre, déjà entré dans sa stratégie à insulter. «Prenez les suivants, prenez-les tous, ces livres poisseux, et sentez votre estomac se soulever.»

Pour le florilège maternel, mère patrie y compris, prière de repasser. Pourquoi penser? Pourquoi croire? Si ça va si mal, pourquoi ne pas en finir? Parce que, selon Cendrey et non son personnage, la veulerie n'est pas une impasse, et l'hypocrisie, une arnaque impunie. Chaque mot médiocre, à retourner, est une grenade dégoupillée.

## Identités puzzle

*La mère qui voulait être une femme*, de Maryse Wolinski (Le Seuil), campe les relations difficiles entre trois femmes sensibles de trois générations d'une famille juive. Le roman débute et finit aux 90 ans de Marta, avec sa fille et sa petite-fille, musicienne comme Marta. Entre elles, l'histoire creuse des silences, malentendus et choses tuées distillées avec précaution.

Ce livre propose un retour à l'intime dans le bruit de la vie. Entre la tyrannie du souvenir et les limites de la liberté, la vie douce-amère se reconduit à l'identique. Consolation, la musique se rit des questions sans réponse et des mots manquants. Par-delà les générations, elle seule engendre une réparation.

Comme une mère, de Karine Rysset (L'Olivier), quatrième roman en cinq ans, est une histoire farfelue d'accouchement sous X, à côté de celui d'un bébé mort à peine né. La mère en peine s'empare du bébé en santé. L'astuce de Rysset, mettre en parallèle et inverser les émotions des deux mères, la voleuse et la dérobée, décrit l'ambivalence face au désir d'enfant.

Désir du désir ou vide mal comblé, la maternité: ces deux romancières substituent l'expérience romanesque à la perte interiorisée. Reste de ce contact en soi à écrire de quoi elles sont flouées.

Collaboratrice du Devoir

ROMAN ÉTRANGER

## L'amour au temps du Viagra

CHRISTIAN DESMEULES

Imaginez que votre vieux père vous annonce qu'il a rencontré quelqu'un et qu'il compte se remarier dans les plus brefs délais. Puis imaginez le pire. Imaginez surtout qu'il s'est amouraché d'une certaine Valentina, une planteuse immigrante ukrainienne rencontrée on ne sait trop comment dans la petite ville où il habite, au nord de Londres.

«Cheveux d'or. Regard enchanteur. Poitrine remarquable», explique le vieil homme, lui-même d'origine ukrainienne, récemment veuf après soixante ans de mariage. «Trente-six. Elle a trente-six ans et moi quatre-vingt-quatre. Et alors?» Et alors rien, si ce n'étaient les intentions pas très nettes de la jeune femme en question et l'état de vulnérabilité avancée du bonhomme.

Petite parenthèse pour ceux qui se poseraient encore la question: être amoureux, quel que soit l'âge où ça nous frappe, est en soi un état de vulnérabilité avancée. Et un alibi bien répandu pour excuser la bêtise, la naïveté et la dilapidation du patrimoine familial.

Et alors, donc? Traître? «Vieux bouc libidineux»? Personne du troisième âge cherchant à combler ses besoins primaires? Ses deux filles, Vera et Nadezhda, qui sont pourtant à couteaux tirés depuis de nombreuses années, sonnent toutes les deux très vite l'alarme.

Lettres anonymes aux services de l'immigration, visites-surprises chez leur père, fouilles illégales: tous les moyens sont bons pour contrer cette entreprise déraisonnable avant qu'il ne soit trop tard. La belle Ukrainienne, de son côté, ne cache pas vraiment son jeu non plus: «D'abord moi obtenir visa passeport, après obtenir divorce. Quand obtenir divorce, moi avoir moitié maison.»

Et les tracteurs, dans tout ça, direz-vous? Dessinateur industriel dans une usine de tracteurs anglaise, Kolya (diminutif de Nikolai) taquine aussi la muse depuis l'âge de quatorze ans. Malgré le temps qui file, l'octogénaire souhaite encore écrire son chef-d'œuvre: *Une brève histoire du tracteur en Ukraine*, dont le roman nous livre quelques extraits. Un bon titre, d'accord, mais surtout une occasion d'introduire des digressions — plus ou moins significatives — dans le roman.

Et sans que les sœurs ennemies s'en rendent vraiment compte, cette curieuse épreuve sera pour elles une occasion inespérée de rapprochement et, qui sait,

de réconciliation. Surtout, cet épisode leur permettra de découvrir des éléments du passé de leurs parents qu'elles ignoraient.

Marina Lewycka, elle-même d'origine ukrainienne, née en 1946 dans un camp de réfugiés en Allemagne, a pondu avec cette *Brève histoire du tracteur en Ukraine* son premier roman, une comédie familiale à saveur typiquement anglaise faite d'humour, de dérision, de tendresse et de... légèreté. «Et alors?» Et alors rien.

Collaborateur du Devoir

## UNE BRÈVE HISTOIRE DU TRACTEUR EN UKRAINE

Marina Lewycka  
Traduit de l'anglais par Sabine Porte  
Alto  
Québec, 2008, 402 pages



Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous donne rendez-vous aux

**Midis littéraires** de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivain **François Gravel** animée par Aline Apostolska

François Gravel, auteur d'une dizaine de romans pour les adultes et d'une vingtaine pour les jeunes, dont les célèbres séries Klonk et Sauvage, récipiendaire de nombreux prix en littérature jeunesse, dont celui du Gouverneur général en 1991 pour son roman *Deux heures et demie avant Jasmine*.

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque  
Le jeudi 8 mai 2008  
de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Métro Berri-UQAM  
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028  
Entrée libre  
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

VIENT DE PARAÎTRE

SUZANNE CLAVETTE

Gérard Dion  
Artisan de la Révolution tranquille

Pionnier des relations du travail au Québec et catholique social, Gérard Dion fut, parmi les opposants à Duplessis, l'intellectuel le plus engagé dans les luttes contre les mesures antisyndicales de l'Union nationale et contre l'immoralité des moeurs électorales de l'époque (avec l'abbé Louis O'Neill et quelques autres) ainsi qu'un acteur de la Révolution tranquille. En suivant son parcours, Suzanne Clavette et ses collaborateurs mettent en lumière cette période-clé de notre histoire.

ISBN : 978-2-7637-8501-1 • 672 pages • 40 \$

AUTRES PARUTIONS DE LA MÊME AUTEURE

L'AFFAIRE SILICOSE  
par deux fondateurs de Relations  
Suzanne Clavette

« Ce livre fascinant se lit comme une pièce de théâtre où on entend les débats entre les acteurs, les réactions de ceux qui leur sont proches et les discussions entre ecclésiastiques à huis clos. »  
Gregory Baum, RELATIONS

« C'est un ouvrage passionnant, un ouvrage nécessaire pour bien comprendre comment le Québec s'est dressé dans sa modernité... »  
Robert Laplante, L'ACTION NATIONALE

ISBN : 2-7637-8257-4 • 462 pages • 35 \$

LES DESSOUS D'ASBESTOS

Originale, audacieuse et appuyée sur des sources très solides, cette thèse a l'immense mérite de montrer que la religion au Québec n'a pas toujours été, loin de là, un frein au changement...  
Louis Cornélius, LE DEVOIR

« Un livre passionnant où apparaissent des données jusqu'ici ignorées, ou alors trop peu connues. »  
Michel Rioux, L'ACTION NATIONALE

ISBN : 2-7637-8256-6 • 594 pages • 40 \$

EN VENTE EN LIBRAIRIE • DIFFUSION PROLOGUE

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

www.pulaval.com

ABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ  
JUSQU'À 45 % DU PRIX EN KIOSQUE!  
CONSULTEZ NOTRE SITE ET DÉCOUVREZ RADIO SPIRALE!  
www.spiralemagazine.com

N° 219  
Mars-Avril 2008  
maintenant en kiosque

Spirale  
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

Les médias pensent-ils ?

Quels espaces les intellectuels peuvent-ils encore investir dans la polis? Quelle place — autre que marginale, excentrée — est-elle faite à une parole dite critique dans les médias? Sous l'intitulé « Les médias pensent-ils? », le dossier que présente en ces pages Martine-Emmanuelle Lapointe se penche sur « la présence de la réflexion intellectuelle dans certains médias » et propose du même souffle « une critique — sévère et lucide — des publications, des émissions de télévision et de radio grand public qui prétendent penser ». Nuancés, loin des diagnostics catastrophiques attendus dans un tel dossier, presque tous les collaborateurs invités par Martine-Emmanuelle Lapointe semblent au contraire conserver espoir « en l'avenir », tout en souhaitant « que la disparition de certaines émissions culturelles dans les médias publics et privés ne soit que passagère ».

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO :

- Un entretien de Ginette MICHAUD et Georges LEROUX avec Gil ANIDJAR, auteur de *Semites. Race, Religion, Littérature*.
- Des portfolios consacrés aux artistes Karen Elaine SPENCER et à Patrice DUHAMEL.
- Des critiques des dernières œuvres de Nelly ARCAN, Fulvio CACCIA, Violaine FOREST, Benoît JUTRAS, Daniel MENDELSON, Sherry SIMON, Antoine VOLODINE et bien d'autres!

Pour informations : Stéphane Gibeault • 514 936-5651 • spiralemagazine@yahoo.com

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

# Des femmes de rêve, selon Alexandre Jardin

ROBERT SOLÉ

Existe-t-il sur terre des femmes à peu près normales? Peut-être, mais pas dans le dernier livre d'Alexandre Jardin. On y voit défiler toutes sortes de «toquées de liberté», qu'il considère comme ses «maîtres» et qui, souvent, lui rappellent sa mère.

Ce séducteur lunatique ne cesse de vivre des expériences étonnantes et de rencontrer des personnes incroyables. Telle provi-seuse de lycée s'ingénie à faire échouer ses élèves, pour mieux les former. Telle gérante de cinéma retouche les fins des films avant de les projeter... L'auteur lui-même, entraîné par l'une de ces excentriques, se poste régulièrement porte d'Orléans, à la sortie de Paris, pour faire de l'autostop en brandissant un panneau «Toutes directions».

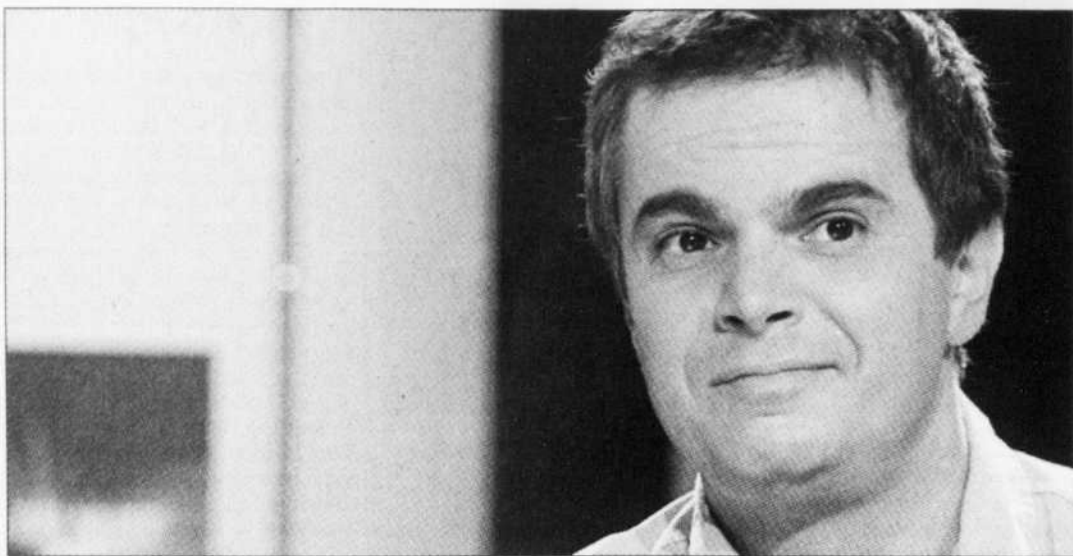
Bon, il s'agit d'un roman, même si des personnages réels traversent aussi ces pages. Ce n'est pas Grace Kelly, princesse de Monaco, qui a dénié Alexandre Jardin au

cours d'une scène torride. Dans ce chapitre-là, au moins, l'auteur avoue un vieux fantasme: «Il y a des femmes de rêve à qui l'on doit autant qu'aux filles de nos nuits véritables.»

Le fils de Pascal Jardin manifeste un goût prononcé pour les sentences paradoxales: «On ne retient bien que ce qu'on lâche à temps», «Le plus court chemin entre deux points reste le zigzag», «Pour freiner il faut parfois accélérer»... Des sentences qui sonnent trop bien pour être vraies.

Ce roman achève une «trilogie autobiographique», commencée avec *Le Zubial*, puis *Le Roman des Jardins*. Autobiographie à moitié farfelue, dans laquelle le romancier pousse très loin son imagination. Cette fois, sa mère ne se contente pas de marcher sur des braises incandescentes après avoir fait un stage de fakir: elle exige de ses amants qu'ils se fassent tatouer un point d'interrogation sur la partie la plus intime de leur anatomie...

«Ne faut-il pas accepter une bon-



JOEL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Avec *Chaque femme est un roman*, Alexandre Jardin achève une «trilogie autobiographique», commencée avec *Le Zubial*, puis *Le Roman des Jardins*.

ne fois pour toutes que l'imagination supplante l'obsène exactitude?», demande Alexandre Jardin. Son éditeur, Françoise Verny, dont il

dresse une nouvelle fois un portrait posthume aussi affectueux que cruel, lui disait: «Échappe-toi du piège de la sincérité. Écrire du

roman, c'est duper les autres et soi-même avec enthousiasme.» Leçon retenue.

L'auteur du *Zèbre* et de *L'Île des*

gauchers réussit à nous persuader qu'il compte des lectrices éperdues d'admiration, marquées à jamais par ses romans. L'une d'elles exige même de rencontrer l'un de ses personnages, en vue de l'épouser... Dans cette étourdissante galerie de portraits, quelques figures récurrentes servent de fil conducteur: comme Stéphane, l'ami chirurgien qui rafistole les cerveaux, ou Célia, la championne des paparazzi, qui conserve l'oreille d'une de ses victimes dans un bain de formol.

Tout cela ne fait pas forcément un roman, mais un livre léger et drôle, parfois plus sérieux qu'il n'y paraît. Alexandre Jardin se moque du monde avec jubilation. Et on aurait mauvaise grâce à s'en plaindre.

Le Monde

**CHAQUE FEMME EST UN ROMAN**  
Alexandre Jardin  
Grasset  
Paris, 2008, 302 pages

BÉDÉ

## Le cellulaire à voyager dans le temps

SYLVAIN CORMIER

Cette bédé, j'en ai eu l'idée il y a 40 ans. Si, si. Mon subconscient peut en témoigner. Je n'ai pas de preuves, mais tout gamin, je faisais souvent ce rêve: j'étais en classe, trouvais une règle en plastique rouge dans mon pupitre. Une règle magique, découvrais-je. En la faisant pivoter, hop! j'étais transporté à une époque de mon choix, au lieu désiré. Même pas besoin de chronogyre comme dans l'émission *Au cœur du temps*. C'était bigrement pratique au moment des interrogations orales. Qui fut Dollar des Ormeaux? Hop! Nouvelle-France, me voilà. J'avais qu'à demander à l'intéressé. Ainsi, mes rêves, de la Rome des péplums à la Gaule d'Astérix, m'amenèrent en tous lieux et en tous temps. Évidemment, je finissais par perdre la règle, la cherchais indéfiniment et me réveillais invariablement en sueur.

Autre génération, les Chrono Kids — Marvin et Adèle, frère et sœur, neuf et sept ans environ — disposent d'un téléphone portable pour voyager dans le temps, bidule pareillement magique que leur a vendu un barbu à casquette pour cinq euros. Y a qu'à taper la date, l'heure, l'endroit, et hop! Salut Napoléon! «Vous êtes mort en quelle année?», lui demande Marvin dans la page de présentation de l'album. «C'est pour l'école...» La même idée, vous dis-je! Certes, le concept du voyage dans le temps n'est pas exactement neuf. De Jules Verne à Robert Zemeckis (*Retour vers le futur*), on a beaucoup donné. Là où les grands esprits se rejoignent — Zep et bibi, même combat! —, c'est dans le



SOURCE GLENAT

point de vue. Un gamin d'aujourd'hui projeté au Moyen Âge pense encore comme un gamin d'aujourd'hui. Exemple: Adèle, débarquant en 1153, a un béguin pour Jacquot, rencontré dans les cuisines de Charles XII. Le voyant pieds nus, elle retourne dans sa chambre de 2008 et apporte les baskets de Marvin à son chéri. Résultat, accusé de sorcellerie, le Jacquot passe à ça de griller sur le bûcher. Corollaire, les baskets puent Marvin fulmine.

Voyez le topo? La prémisse est géniale, merci beaucoup, mais le traitement plus chouette encore. L'humour à la fois tendre, décalé et

jouissance caca-pipi-poil de Zep (le papa de Titeuf, est-il besoin de le préciser?) convient parfaitement à ces aventures pleines d'initiatives candides aux conséquences notables. Ainsi apprend-on le secret de la main dissimulée de Napoléon: c'est parce qu'il a essayé le «verniss cool girl» d'Adèle, permanent sans dissolvant. Ainsi Léonard de Vinci échoue-t-il lamentablement le dessin de Spiderman que lui demande Marvin. Et ainsi de suite.

Le mariage avec le dessin de Stan & Vince est tout aussi heureux, quoique plus surprenant: c'est le premier essai du tandem de la série réaliste *Vortex* dans le genre. À collaboration fructueuse, nombreux tomes à venir: Adèle et Marvin n'ont pas fini d'aller semer la pagaille dans le continuum spatio-temporel. Peut-être trouveront-ils ma règle rouge.

Collaborateur du Devoir

**LES CHRONO KIDS 1**

Scénario de Zep, dessins de Stan & Vince Glénat, «Tchô! La collec.» Grenoble, 2008, 47 planches

ROMAN JEUNESSE

## Amour et terrorisme

Dans *L'Oiseau rouge*, l'auteur Denis Côté parle d'amour, de terrorisme et du Front de libération du Québec

ANNE MICHAUD

Au lieu de fréquenter la polyvalente comme les autres jeunes de son âge, Jean-Olivier sillonne la province avec ses parents à bord d'une autocaravane. Une nuit d'hiver particulièrement froide, ils trouvent une jeune fille grièvement blessée sur le bord de la route. Avec ses cheveux roux et sa peau diaphane, Fannie est très jolie. Jean-Olivier tombe immédiatement amoureux, mais, en fouillant dans son sac, il découvre une arme automatique, plusieurs paquets de munitions et

un seau rouge, des terroristes en puissance qui dénoncent en vrac la mondialisation de l'économie, les profits des banques, l'exploitation des travailleurs, le réchauffement planétaire, etc.

C'est parce qu'il voulait parler de terrorisme à ses jeunes lecteurs que

Denis Côté a inventé cette histoire. Le sujet est d'actualité, et les questions morales qu'il soulève sont importantes et intéressantes, mais je m'explique mal pourquoi il a choisi de rélier le terrorisme moderne et le FLQ. Ce lien est d'autant plus discutabile que la leçon d'histoire qui s'ensuit ne fait que survoler les événements qui ont bouleversé le Québec à la fin des années 70, et les motivations qui animaient alors les fekkistes (et non les «effelquois», comme ils sont baptisés dans le roman) sont à peine esquissées.

L'intrigue aurait été beaucoup plus proche des préoccupations des jeunes, donc plus convaincante, si Fannie et ses compagnons avaient milité contre l'alternatisme, les changements climatiques ou pour la fin de la guerre en Irak, par exemple, sujets en vogue actuellement. Autrement, le rythme très rapide du roman tient le lecteur en haleine, quoique la conversion rapide de Jean-Olivier de prisonnier à quasi-complice, de même que la rapidité et la brutalité avec laquelle les forces policières s'attaquent à ces apprentis terroristes peuvent le laisser sceptique.

Collaboratrice du Devoir

**L'OISEAU ROUGE**

Denis Côté  
Québec Amérique jeunesse, collection «Titan»  
Montréal, 2008  
153 pages, 12 ans et plus

## La collection «10/10» renaît



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

LE GROUPE Librex a relancé la célèbre collection de livres de poche 10/10 en poursuivant la réédition, sous une nouvelle maquette attrayante, d'œuvres québécoises, dont plusieurs classiques. C'est ainsi que les lecteurs pourront se replonger tant dans *Un homme et son péché*, de Claude-Henri Grignon, ou *La Guerre, yes sir*, de Roch Carrier, que dans des œuvres plus récentes, comme *Pour de vrai*, de François Avaré, *Le Grand Blanc*, de Francine Ouellette, et *La Route de Parramatta*, de Louise Simard. La collection «10/10» a d'abord vu le jour en 1977. Le groupe Librex a choisi de relancer aujourd'hui pour rééditer en format poche des œuvres déjà parues chez Libre Expression et Stanké. Le groupe Librex, propriété de Quebecor, compte cinq maisons d'édition: Logiques, Trécaré, Stanké, Libre Expression et Publistar.

**SCULPTER DES POÈMES DANS UNE PROSE**

À l'occasion des 30 ans du Festival franco-anglais de poésie et des 25 ans de la revue *La Traductière*, Jacques Rancourt a demandé à des poètes de sculpter des poèmes dans une prose de leur choix tout en respectant le fil du texte, sans rien y ajouter.

Pour parler de cette expérience et présenter des poèmes qui en sont issus :

**Louise Dupré** poète et romancière

**Marie-Andrée Lamontagne** poète et écrivain, éditrice et journaliste.

**Jacques Rancourt** poète et directeur du Festival et de *La Traductière*

**Donald Winkler** cinéaste et traducteur.

Organisée en collaboration avec le Marché de la poésie de Montréal et la revue *Ellipse*.

**liberté 280**

**DICTIONNAIRE**  
CULTUREL & POLITIQUE DU QUÉBEC

WWW.REVUELIBERTE.CA

**Olivieri**  
librairie • bistro

**Olivieri**  
Au cœur des idées

Judi 8 mai à 19h00

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303

**Alire**

La librairie Alire est fière de s'associer au Salon du Livre de La Prairie les 6, 7 et 8 mai 2008, sous le thème : « Des trésors de lecture ».

L'évènement, sous la présidence d'honneur de José Pelletier, auteure, se tiendra au Complexe Saint-Laurent.  
500, rue Saint-Laurent, La Prairie  
Photo de José Pelletier, par Dirine Leblanc

Alire, Librairie indépendante agréée  
450.679.8211 | Place Longueuil

## ESSAIS

## L'héritage de Paul Ricoeur

GEORGES LEROUX

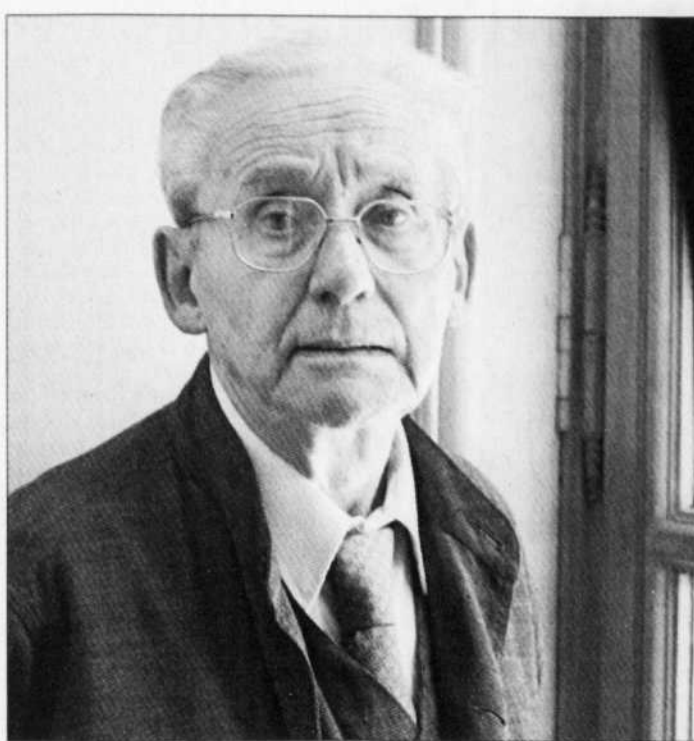
Paul Ricoeur est mort il y a deux ans, le 19 mai 2005, laissant derrière lui une œuvre si riche et si abondante qu'elle défie désormais les archives. Penseur austère et prudent, il n'était ni rhéteur ni dialecticien, tout son travail évoluant vers une écoute toujours plus attentive de la pensée des autres, dans la recherche d'une compréhension juste de l'action humaine. Son parcours est à la fois très personnel et très proche des inquiétudes de son époque. Une interrogation fondamentale sur la nature de la volonté et de la liberté, entreprise dès ses grandes études sur la faillibilité et faisant écho à un intérêt pour les traditions religieuses, n'a cessé d'animer son projet de saisir comment cette liberté était pensée dans un siècle qui ne savait plus comment gérer l'héritage cartésien de la réflexivité.

C'est ainsi que, très tôt dans son travail, la psychanalyse devint pour lui un objet constant de perplexité. Formé dans la tradition de la phénoménologie, traducteur de Husserl, il prit le risque de déstabiliser la doctrine classique de l'interprétation en la confrontant au discours de l'inconscient. Sa lecture de Freud fut méticuleuse et, au dire des psychanalystes, peut-être trop, en ce qu'elle cherchait à saisir le projet analytique en le reformulant dans une pensée de l'interprétation. Ces débats passionnèrent toute une géné-

ration, Lacan y intervint, et ils eurent lieu avant que Paul Ricoeur n'affronte un interlocuteur encore plus critique de la liberté et du sujet, le naturalisme de la théorie analytique de l'action auquel il consacra une part importante de son œuvre. On peut dire, rétrospectivement, qu'il fut dans les deux cas un lecteur aussi humble que redoutable: rien ne lui échappait, et il préférait prendre le temps de longues exégèses avant de proposer une critique.

## Interprétation et récit

Après avoir publié de son vivant plusieurs recueils d'essais sur l'interprétation et sur l'action, ainsi que trois tomes recueillant des «lectures», voici que paraissent, rassemblés dans un premier volume d'écrits posthumes, parmi cinq projets, ses textes consacrés à la psychanalyse. Ce volume apporte beaucoup de textes inédits, provenant du Fonds Ricoeur établi à Paris. On y trouvera en particulier une discussion rigoureuse de la rencontre de la psychanalyse et de l'herméneutique, où Ricoeur se montre comme à son habitude d'abord attentif aux méthodes et aux concepts analytiques, en particulier au modèle économique dans lequel ils sont mis au travail. Un autre texte, répercutant les intérêts plus tardifs du philosophe pour les formes du récit, permet d'explorer la place de la narration dans l'analyse. On accordera une place à part à un texte intitulé «La vie: un récit en



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE PRESSE

Formé dans la tradition de la phénoménologie, traducteur de Husserl, Paul Ricoeur prit le risque de déstabiliser la doctrine classique de l'interprétation en la confrontant au discours de l'inconscient.

quête de narrateur», provenant d'une conférence de Rome en 1978: prenant pour point de départ cette notion de la mise en intrigue de la vie, Ricoeur invite à considérer que seul le lecteur peut recomposer sa

vie dans le récit, et à cette seule condition le processus de reconfiguration «rend possible la reconfiguration de la vie par le récit». Cette position est constante dans son œuvre; elle met en relief le caractère indis-

pensable de l'interprétation et, au sein de celle-ci, de la part inévitable de fiction: «Nous ne pouvons pas nous saisir nous-mêmes hors du temps, et donc hors du récit; il y a donc une équivalence entre ce que je suis et l'histoire de ma vie.» Évoquant la figure de Socrate, Ricoeur conclut qu'une vie examinée est d'abord une vie racontée.

Ces écrits, comme tous les autres recueillis ici, témoignent du long dialogue de Paul Ricoeur avec la psychanalyse, et en particulier avec le texte de Freud. Dans une étude intéressante placée en postface, Vinicio Busacchi présente un résumé de cette confrontation étalée sur toute une vie: d'un projet de saisir le désir humain selon la vérité de l'analyse, on voit Paul Ricoeur se déplacer vers une approche plus narrative et ultimement mise en rapport avec la problématique éthique qui marqua la fin de son œuvre. Pour en approfondir le sens et la portée, on peut lire un beau recueil d'études, publié sous la direction de Gaëlle Fiasse, professeure à l'université McGill. Prenant pour thème la «capacité», ce recueil va à la rencontre des grandes questions du soi et de la subjectivité dans l'histoire: Ricoeur n'a jamais cessé de penser un pouvoir d'initiative et un pouvoir de changement, de transformation. Grand lecteur de Gadamer, Jean Grondin présente ici un portrait comparatif très éclairant: adossés l'un à l'autre, comme la confiance

et le soupçon, c'est leur rapport à la méthode qui les distingue, autant peut-être que leur relation à l'histoire, sans jamais toutefois les séparer absolument. Gaëlle Fiasse, de son côté, nous brosse à grands traits les principaux thèmes de l'éthique, culminant dans une pensée du pardon et de la mémoire.

Paul Ricoeur aimait Montréal, faut-il le rappeler, il y vint souvent à l'invitation de son ami Vianney Decarie et il est heureux de trouver dans ce recueil d'études un écho montréalais de son œuvre, une injonction à penser ici le riche héritage de sa pensée.

Collaborateur du Devoir

## AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE

## ÉCRITS ET CONFÉRENCES 1

Paul Ricoeur

Textes rassemblés et préparés par Catherine Goldenstein et Jean-Louis Schlegel  
Le Seuil, «La couleur des idées»  
Paris, 2008, 330 pages

## PAUL RICŒUR

## DE L'HOMME FAILLIBLE À L'HOMME CAPABLE

Sous la direction de Gaëlle Fiasse  
Presses universitaires de France,  
«Débats philosophiques»  
Paris, 2008, 178 pages

## Aller «au bout de la langue»

SUZANNE GIGUÈRE

Les écrivains de la francophonie littéraire s'adressent à des publics diversifiés. Séparés par des acquis culturels et langagiers différents, par des historicités et des valeurs souvent conflictuelles. Ils sont obligés de trouver les stratégies aptes à rendre compte de leur communauté d'origine tout en leur permettant d'atteindre un vaste lectorat. Comment en arriver à pratiquer une véritable «esthétique du divers» (Victor Segalen) sans tomber dans le marquage régionaliste ou «exotisant»?

Au moment où on s'interroge sur le sort des langues dans une perspective de mondialisation, il est important de réfléchir aux conditions d'existence des littératures de langue française et à leurs interrelations. La question des rapports écrivains-publics est au cœur même des débats contemporains et met en cause la lisibilité des codes culturels et langagiers. Dans quelle mesure l'hybridité avec laquelle doivent composer les écrivains francophones donne-t-elle lieu à des «poétiques forcées», selon l'expression de Glissant, ou à l'invention de nouvelles formes du dire littéraire? Quelles esthétiques sont ainsi mises en jeu?

Ce sont là quelques-unes des questions que Lise Gauvin aborde dans *Écrire, pour qui? L'écrivain francophone et ses publics* et qui montrent à quel point les enjeux des écritures francophones sont emblématiques de la scène littéraire mondiale qu'ils contribuent à éclairer. Pour articuler cette complexité, l'auteure se propose d'examiner, à partir d'un certain nombre d'exemples, les propositions formulées par les œuvres d'écrivains québécois (Yves Beauchemin, Réjean Ducharme, Rober Racine, Francine Noël, Michel Tremblay, Dany Laferrière), acadien (France Daigle), martiniquais (Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant), ivoirien (Ahmadou Kourouma) et réunionnais (Axel Gauvin). L'essai se divise en trois parties: «Frontières de langues et frontières du récit», «Apprivoiser Babel», «Écrire, pour qui?».

## Poétique du doute

Lise Gauvin a par le passé proposé de désigner les littératures francophones sous le nom de «littératures de l'intranquillité», empruntant à Pessoa ce mot aux résonances multiples. En conclusion de son ouvrage, elle explique que, pour les écrivains appartenant à des littératures minoritaires, écrire en français c'est accepter de s'inscrire dans une dynamique de l'instable, une pratique du soupçon. «L'intranquillité est une force, un privilège que les littératures francophones partagent avec d'autres qui, sur la scène du monde, dérangent et dérangent, et ne seront jamais établies dans le confort ou l'évidence de leur statut. Dans un monde où l'idée de globalisation coïncide le plus souvent avec celle d'uniformisation, l'écrivain francophone a pris le parti de transformer son intranquillité en poétique du doute et de l'incertain, bref, en in-

terrogation sur le «pourquoi» et le «pour qui» écrire.»

L'essai, qui emprunte à diverses disciplines (linguistique, sociologie, études culturelles, théorie critique), peut paraître de prime abord intimidant. Le lecteur est toutefois vite conquis par la pensée rigoureuse et l'esprit de synthèse de l'auteure, qui poursuit livre après livre un travail de réflexion approfondi sur l'acte d'écrire en français, tant au Québec qu'ailleurs dans la francophonie.

Essayiste, nouvelliste, critique littéraire, professeure à l'Université de Montréal, nouvellement élue présidente de l'Académie des lettres du Québec, Lise Gauvin a publié plusieurs ouvrages consacrés aux littératures francophones, parmi lesquels *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme* (Le Seuil, «Points/essais», 2004 — Mention spéciale du jury du Grand Prix de la critique du PEN français), *Langage. L'écrivain et la langue au Québec* (Boréal, 2000) et *L'Écrivain francophone à la croisée des langues* (Karthala, 1997 et 2006, prix France-Québec 1999). Elle a fait paraître en 2007 un récit, *Quelques jours cet été-là*, aux Éditions Punctum. Ses *Lettres d'une autre*, ou «comment peut-on être québécois(e)» viennent d'être rééditées pour la sixième fois aux Éditions Typo.

Collaboratrice du Devoir

## ÉCRIRE, POUR QUI?

## L'ÉCRIVAIN FRANCOPHONE ET SES PUBLICS (ESSAI)

Lise Gauvin  
Éditions Karthala  
Paris, 2007, 180 pages

## Christopher Lasch, défenseur du moi

MICHEL LAPIÈRE

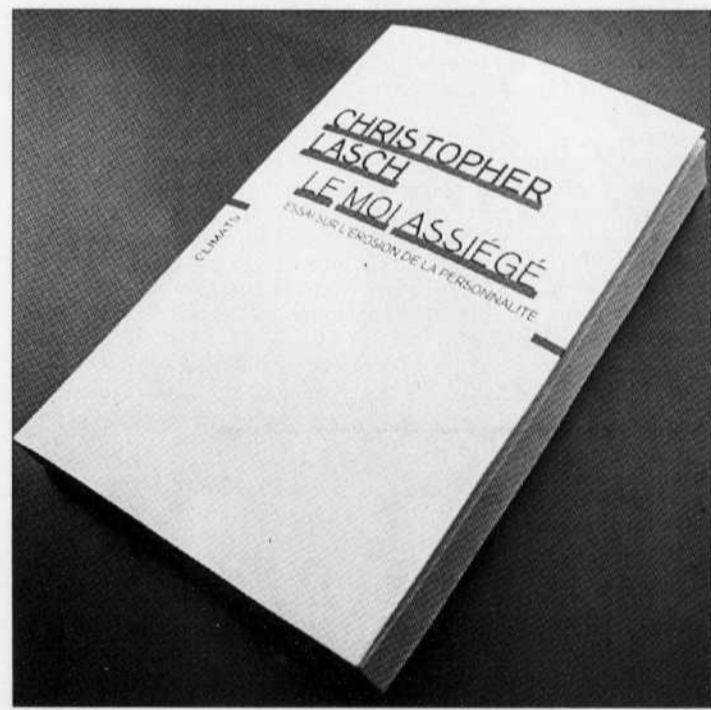
Il est difficile de concevoir qu'un intellectuel américain s'en prenne, dans son pays et dans le monde entier, aussi bien aux fondements du conservatisme qu'à ceux du libéralisme, en plus de pourfendre les rêves de la gauche radicale. Son analyse est tellement inusitée qu'elle assimile la pensée politique à la psychologie des profondeurs, à un drame où Narcisse se bat contre Prométhée au point de s'unifier dans le feu de la lutte.

Encore relativement méconnu dans les pays francophones, Christopher Lasch (1932-1994) demeure un historien des idées dont la réflexion nous aide beaucoup à déchiffrer l'extrême complexité des tendances de la société contemporaine. Enfin traduit en français, son livre *Le Moi assiégé. Essai sur l'érosion de la personnalité*, publié aux États-Unis en 1984, est toujours d'actualité.

Aux yeux de l'auteur, Prométhée (allégorie possible de la droite) tente, grâce à la technologie, «de rétablir l'illusion d'autarcie», cette nostalgie du paradis perdu, et obscurcit la différence entre le moi et le monde. Quant à Narcisse (personnifierait-il la gauche?), il oscille entre la réforme libérale et la révolte authentique en n'accordant, selon Lasch, pas plus d'autonomie au moi, car il renie l'individualité pour essayer «de rétablir l'illusion de l'unité absolue avec la nature».

Aussi contradictoire que cela puisse paraître, le narcissisme, culte aberrant du moi, serait, en fait, une négation de la personnalité véritable. Que d'arguties, direz-vous, pour soutenir qu'en dernière analyse le conservatisme et la révolution, douce ou brutale, se ressemblent comme deux gouttes d'eau! Mais Lasch a l'art de donner un poids humain aux abstractions les plus rébarbatives.

«Prométhée n'est pas mieux armé



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Encore relativement méconnu dans les pays francophones, Christopher Lasch (1932-1994) demeure un historien des idées dont la réflexion nous aide beaucoup à déchiffrer l'extrême complexité des tendances de la société contemporaine.

que Narcisse, écrit-il, pour nous tirer de notre drame actuel. Au fond identiques, ils nous entraînent plus avant sur une route que nous suivons depuis trop longtemps.» C'est en nous guidant sur ce chemin sinueux qu'il dévoile en détail la dépersonnalisation à laquelle la droite et la gauche nous conduisent.

Lasch rappelle que le pacte germano-soviétique (1939) a permis à des hommes de gauche, comme Orwell et Koestler, de s'apercevoir que le stalinisme procédait du même esprit que le nazisme. Dès lors, pourquoi s'étonner que le psychologue Bruno Bettelheim et le psychiatre Viktor Frankl aient été jusqu'à rapprocher la dépersonnalisation subie par la terreur

hitlérienne de l'anonymat propre à la «société de masse»?

Certes, l'historien ne pose pas directement cette question insidieuse, mais elle apparaît en filigrane tout au long du chapitre provocateur qu'il consacre au «discours sur la mort de masse». Dans des pays aussi opposés que l'Allemagne nazie et les États-Unis du XX<sup>e</sup> siècle, l'érosion du moi relèverait davantage d'une variation de degré que d'une différence de principe.

Ce que cette analogie surprenante pourrait avoir de polémique, dans une dissection impitoyable de la société américaine, se dissipe lorsque Lasch associe la dépersonnalisation au domaine de l'art et de la littérature. Si l'esthétique post-

moderne se veut «minimaliste», c'est, d'après lui, pour exprimer l'effacement de la subjectivité des créateurs, incapables de composer avec les vives tensions sociales de l'Occident, sinon du globe.

Le lien fécond que Lasch établit entre la vie sociopolitique et l'évolution de l'esthétique met en relief le caractère essentiellement psychologique du mal contemporain. Ni les forces économiques ni les idéologies politiques n'amoindrissent l'importance universelle du moi, seul rempart contre la déshumanisation.

Comme le souligne l'historien, le féminisme a bien fait de saper les principes du libéralisme et du marxisme en montrant que l'oppression des femmes, phénomène planétaire, immémorial, psychologique et culturel, dépasse, dans l'échelle de la servitude, la simple exploitation économique des ouvriers. Mais Lasch s'inquiète à bon droit du narcissisme qui a envahi les courants postérieurs à l'esprit révolutionnaire ou réformiste issu des Lumières.

Si les féministes, les pacifistes et les écologistes réduisent, au dire de l'intellectuel américain, leur analyse sociale à «une poignée de slogans et de platitudes défranchis», c'est qu'ils se contentent de faire l'inverse des conservateurs en préférant la nature à la technique, au lieu de voir dans le jugement libre et subjectif de l'être humain le seul moyen de fixer l'équilibre nécessaire entre les deux.

L'exploit de Lasch, cette courageuse réhabilitation du moi effectuée contre la droite et la gauche, rappelle que rien ne ressemble plus à la vraie pensée critique que l'art du funambule.

Collaborateur du Devoir

## LE MOI ASSIÉGÉ

Christopher Lasch  
Climats  
Paris, 2008, 272 pages

Venez assister à une rencontre avec  
**Philippe Forest**  
animée par Maité Snauwaert

LE JEUDI 8 MAI À 17 H  
À LA LIBRAIRIE GALLIMARD  
3700, BOUL. SAINT-LAURENT

Philippe Forest est l'auteur de cinq livres de création littéraire, tous publiés aux Éditions Gallimard et qui lui ont valu une large reconnaissance publique et critique: *L'enfant éternel* (Prix Femina du Premier Roman 1997), *Toute la nuit* (1999), *Sarinagara* (Prix Décembre 2004), et en 2007: l'essai *Tous les enfants sauf un* et le roman *Le Nouvel amour*.

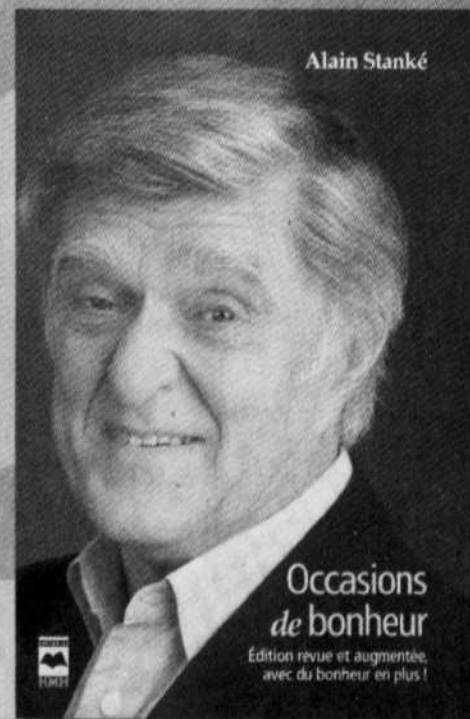
Philippe Forest poursuit depuis dix ans une œuvre exigeante et lucide, fortement ancrée dans le monde contemporain qui aborde le thème de la mémoire et de la fidélité aux morts, de la continuation de la vie et du sens qu'on peut lui donner, après la perte de son enfant.

ACTIVITÉ GRATUITE

Librairie Gallimard  
www.gallimardmontreal.com  
T.514.499.2012

HURTUBISE HMH

Des rencontres inouïes  
Des anecdotes savoureuses  
Des éclats de rire mémorables



Alain Stanké

Occasions de bonheur  
Alain Stanké  
29,95 \$

Occasions de bonheur  
Édition revue et augmentée,  
avec du bonheur en plus!

www.hurtubisehmm.com

# ESSAIS

## Apologie de Mercier et de l'histoire



Louis Cornélius

Octobre 1894. Honoré Mercier, ex-premier ministre du Québec, est dans un lit à l'hôpital Notre-Dame. Atteint du diabète, il sait qu'il va mourir bientôt, même s'il n'a que 54 ans. L'heure, on l'aura compris, est au bilan. De son enfance paysanne à Saint-Athanase (maintenant Sainte-Anne-de-Sabrevois) à sa destitution en 1891, tout doit y passer.

Planté par le vulgarisateur scientifique et historique Pierre Couture, à qui l'on doit des récits biographiques consacrés à Marie-Victorin, à Jacques Rousseau et à Antoine Labelle, ce décor est l'occasion d'une apologie sentie du fondateur du Parti national. Comme son titre l'indique, *Honoré Mercier, l'un des plus grands premiers ministres du Québec* ne se veut pas une biographie critique, mais plutôt un hommage en forme de récit à ce politicien pour qui le Québec était « la seule patrie des Canadiens français » et qui, pour cette raison, souhaitait combattre la division nationale.

Journaliste d'opinion au *Courrier de Saint-Hyacinthe* dans les années 1860, le jeune Mercier s'en prend déjà au projet confédéral qui vise, selon lui, à noyer les Canadiens français dans un océan anglophone. Opposé à son patron qui appuie le projet, il démissionne. « Il n'était pas, remarque Couture, homme à piétiner ses convictions. »

Elu député fédéral en 1872, il remet vite le cap sur le Québec, son seul vrai pays. Afin d'insister sur cette fidélité sans failles, Couture la compare à l'*arrivisme* de Chapleau, l'adversaire conservateur de son héros. « Lui, Honoré, écrit-il, avait d'abord tâté de la politique fédérale avant de comprendre, au plus profond de lui-même, que l'avenir de son peuple, ses assises, le fondement de son existence, que tout cela se trouvait ailleurs, au Québec, en somme. C'était un idéal qu'il avait poursuivi de manière toute désintéressée et il mourait sans le sou. Chapleau, au contraire, avait été député québécois de Terrebonne, ministre puis premier ministre à Québec avant de tout abandonner au bord du chemin pour suivre à Ottawa les sirènes de la réussite personnelle. » Ce dernier a-t-il vraiment demandé « pardon pour tout le mal qu'il a fait » lors de sa visite à un Mercier mourant? L'historien populaire Marcel Tessier, qui rapporte aussi l'anecdote, conclut plus prudemment

que « les deux grands adversaires s'embrassent avec effusion ».

À la mort de Riel, en 1885, les esprits québécois s'échauffent. Des conservateurs scandalisés par l'insensibilité de Macdonald se joignent alors aux libéraux dans le Parti national de Mercier. Elu premier ministre en 1887, ce dernier doit déjouer les manœuvres de son homologue fédéral, qui le déteste et cherche à lui nuire dans sa quête de financement pour le Québec. Rabroué à New York, Mercier trouvera des appuis à Paris.

Cette marge de manœuvre lui permettra de s'allier au curé Labelle pour encourager la colonisation. Couture, qui connaît bien l'œuvre du célèbre géant en soutane, en trace ici un truculent portrait qui évoque ses parties de bras de fer avec Louis Cyr, ses « acrobaties gourmandes », mais surtout sa vision progressiste, quoique peut-être un peu naïve, de la colonisation. Dans leur lutte contre l'exode national, Mercier et lui durent bousculer les marchands de bois et tenter de convaincre des citoyens français, belges et suisses de venir s'installer chez nous.

Partisan d'une éducation populaire assumée par le gouvernement, Mercier eut aussi maille à partir avec les ultramontains, prêts à tout pour préserver l'emprise du clergé. Il réussit néanmoins à mettre sur pied des cours du soir gratuits, abolis par les conservateurs lors de leur retour au pouvoir. Ces derniers, en effet, avaient eu la tête de Mercier, soupçonné de complicité dans une affaire de financement louche. « Honoré, précise tout de suite Couture, était innocent. Évidemment! »

Il faut, bien sûr, en prendre et en laisser dans un tel récit biographique qui ne se soumet pas aux normes rigoureuses de l'histoire scientifique. Il y a, cela dit, beaucoup à prendre, ici, dans ce portrait habile et sensible d'un homme politique qui incarne le constant désir d'autonomie d'un peuple en butte aux manœuvres de ses adversaires, mais aussi en proie à ses propres atteroiements.

### Le sens par l'histoire

Mais pourquoi revenir sur tout ça, se remémorer cette époque et ces hommes, pourquoi, en d'autres termes, faire et lire de l'histoire? C'est à cette question, notamment, que tente de répondre Pierre Bonnechère, de l'Université de Montréal, dans *Profession historien*, un opuscule consacré à la pratique scientifique de cette discipline.

Est-ce pour en tirer des leçons? Dans le cas

de l'histoire populaire, peut-être, mais le cas de l'histoire savante, soumise à une méthode critique rigoureuse, est différent. Il faut, bien sûr, rappeler les horreurs du passé pour conscientiser les nouvelles générations, mais, pour plusieurs raisons qu'il évoque avec justesse, « il serait vain, ajoute Bonnechère, de croire que la connaissance du passé sera jamais un garde-fou suffisant aux débordements de la conduite humaine, de la même manière qu'aucune prévention n'éradiquera jamais le crime ».

Au fond, le désir d'histoire est une affaire de sens, et la finalité de la discipline « réside dans la meilleure connaissance de l'homme lui-même et de ses réalisations, bonnes et mauvaises, de la genèse des différentes cultures de par le monde ». Il s'agit, explique l'historien, de comprendre le présent, mais en respectant « ses milliers de couches venues du passé » pour se donner des repères. « Certains de ces repères, ajoute-t-il, sont historiques, s'il est vrai que le passé a accouché du présent, et que ce passé coule dans nos veines, sans qu'on puisse rien y faire, autant que le sang qui nous maintient en vie. »

À cette réflexion sur le pourquoi de l'histoire, Bonnechère adjoint une introduction à la méthode historique qui traite de l'utilisation des sources (orales, écrites, archéologiques) et du traitement critique qu'il faut leur réserver. Ses propos sur la démarche interprétative qui exige de l'historien de se fonder dans « la mentalité de la société du passé qu'il étudie » intéresseront ceux qui réfléchissent à la bonne manière de lier éducation à la citoyenneté et histoire, à l'école.

Dans la même collection, mais sur un mode plus subjectif quoique tout aussi riche et instructif, Rodolphe De Koninck signe *Profession géographe*.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### HONORÉ MERCIER, L'UN DES PLUS GRANDS PREMIERS MINISTRES DU QUÉBEC

Pierre Couture  
Michel Brûlé  
Montréal, 2008, 176 pages

### PROFESSION HISTORIEN

Pierre Bonnechère  
Presses de l'Université de Montréal  
Montréal, 2008, 72 pages

## M<sup>gr</sup> Bourget, géant aux pieds d'argile

MICHEL LAPIERRE

Il est curieux que, dès l'introduction de son livre sur M<sup>gr</sup> Ignace Bourget (1799-1885), Roberto Perin s'excuse presque de l'avoir écrit, précisant que seuls les intégristes admirés chez le deuxième évêque de Montréal « des traits que réprovoquent la plupart des historiens contemporains ». Mais il oublie de mentionner que le paradoxal Jacques Ferron, mécréant et homme de gauche, a vu en M<sup>gr</sup> Bourget, ce conservateur, « une manière de géant ».

Dans *Le Devoir* du 22 août 1973, Ferron se permettait de donner une leçon d'histoire à Jacques Parizeau qui, dans *Québec-Press*, venait, selon l'écrivain, de déprécier l'évêque ultramontain. Il écrivait : « Monsieur Parizeau ne semble pas savoir ce que tout le monde sait : qu'un peuple semi-colonisé, ne disposant pas de structures étatiques, peut réussir à se donner les institutions indispensables à son développement par la religion. »

La thèse ferronienne n'est pas étrangère à celle que Roberto Perin expose dans *Ignace de Montréal*, son essai sur M<sup>gr</sup> Bourget. Le professeur estime que l'évêque a suscité une renaissance religieuse pour assurer la survie d'une nation de langue française et de culture catholique sur un continent anglophone de mentalité protestante.

Sur M<sup>gr</sup> Bourget, il ose écrire : « Cet homme est un géant qui domine son siècle. » À plus de trente ans de distance, sans qu'il y ait la moindre référence à Ferron, le mot « géant » revient pour désigner le chef spirituel de la seule des métropoles continentales qui, au nord du Mexique, servait de théâtre, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, au réveil, obscurantiste mais fastueux, d'une civilisation différente.

« Je me prétends mécréant, déclarait Ferron, c'est-à-dire en marge d'une religion et dépendant d'elle... Cette religion est plus que le catholicisme ; elle a été une culture de revanche et de survie ; elle nous a empêchés d'avoir l'âme brisée. Perin se garde de brandir l'image ferronienne d'un Québec « semi-colonisé » par le pouvoir anglo-protestant, mais son livre

reflète on ne peut mieux l'exubérance baroque, populaire et pittoresque d'une résistance d'opéra.

Comme l'explique Perin, la majorité de ses confrères ont beau condamner « l'intransigeance, l'autoritarisme, l'exaltation et le sectarisme » de M<sup>gr</sup> Bourget, ils ne peuvent pulvériser la logique interne d'une hantise : la multiplication des paroisses, des communautés religieuses, des écoles, des œuvres de charité, des asiles, des lieux de culte, des statues, des reliques, des confréries, des dévotions...

L'évêque encourage les zouaves à aller défendre les États pontificaux pour repousser une cause libérale et nationale : l'unification de l'Italie. Il veut avoir comme cathédrale de Montréal une réplique de Saint-Pierre de Rome! Grâce à son appui, des missionnaires débordèrent les frontières du Canada. Qui aurait cru qu'un peuple pauvre et assujéti puisse se donner des airs impériaux?

Certes, il y a dans tout cela quelque chose de risible. Mais, par son érudition époustouflante, Perin, qui a même scruté les archives vaticanes, montre que cette douce folie des grands exprime aussi quelque chose de touchant.

En anéantissant l'Institut canadien, premier noyau d'une pensée progressiste au Québec, M<sup>gr</sup> Bourget est malgré tout coupable d'une ignominie. Même si c'est en lui qu'a germé le projet de la première université de langue française de Montréal, il ne s'est pas racheté pour autant. Bien qu'il l'admire, Perin avoue que l'évêque était « trop romain » pour ne pas rêver d'un haut savoir plus papal que montréalais, plus triomphaliste que vivant. Roberto Perin manifeste un certain sens critique, mais on aurait aimé qu'il ne fasse pas abstraction de l'essentiel : le prix du délire de M<sup>gr</sup> Bourget. Le chef spirituel incarnait la tragédie québécoise en préférant, dans la culture catholique, le faste à l'esprit.

### IGNACE DE MONTRÉAL

Roberto Perin,  
Boréal, 2008, 304 pages

## LE PRIX DES LIBRAIRES du Québec 2008



LE LUNDI 12 MAI 2008 À 19H00  
LION D'OR  
(1676, RUE ONTARIO EST À MONTRÉAL)  
ENTRÉE GRATUITE

CATHERINE TRUDEAU,  
PORTE-PAROLE ET ANIMATRICE DE LA SOIRÉE  
[WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA](http://WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA)

### FINALISTES CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS



#### LES CARNETS DE DOUGLAS

CHRISTINE EDDIE  
(Alto)

« DEUX JEUNES ÉCORCHÉS PAR LA VIE TROUVENT REFUGE AU CŒUR DE LA FORÊT, MALGRÉ LA NATURE QUI DISPARAIT. LEUR LIEN RESTE TOUJOURS AUSSI SOLIDE, BIEN QU'IL SE TRANSFORME AU FIL DU TEMPS. UNE FABLE CONTEMPORAINE QUI NOUS RAMÈNE À LA VALEUR DE LA VIE ET AU TEMPS QUI TRANSFORME LES LIEUX ET LES ÊTRES. »

Marie-Hélène Vaugeois  
Librairie Vaugeois  
(Sillery)



#### PARFUM DE POUSSIÈRE

RAWI HAGE  
(Alto)

« CE PREMIER ROMAN NOUS TRANSPORTE DANS L'ABSURDITÉ DE LA GUERRE CIVILE LIBANAISE DES ANNÉES 80 OÙ SURVIVENT GEORGES ET BASSAN, DEUX AMIS À LA DROISÉE DES CHEMINS DEVANT CHOISIR ENTRE LA VIOLENCE OU L'EXIL. LA PROSE DE HAGE EST EXPRESSIVE, IMAGÉE, POÉTIQUE, VIVE ET NERVEUSE. SES PERSONNAGES SONT INOUBLIABLES. »

Patrick Vachon  
Groupe Indigo Livres et Musique  
(Montréal)



#### UN TAXI LA NUIT

PIERRE-LÉON LALONDE  
(Hamac-Carnets)

« C'EST UN BEAU TOUR DE VILLE QUE NOUS OFFRE L'AUTEUR, CHAUFFEUR DE TAXI DANS LE MONTRÉAL NOCTURNE. IL FAIT UN PORTRAIT AMUSANT DE PERSONNAGES TOUTS PLUS TYPIQUES LES UNS QUE LES AUTRES ET D'ENDROITS FAMILIERS DE LA GRANDE VILLE. LES NOMBREUSES ANECDOTES PROVOQUENT DE GRANDS ÉCLATS DE RIRE ET PROCURENT DE PURS MOMENTS DE PLAISIR. REMPLIS DE TENDRESSE, L'ÉCRITURE EST BELLE ET D'UNE GRANDE SIMPLICITÉ. »

Susane Duchesne  
Librairie Monet (Montréal)



#### TARQUIMPOL

SERGÉ LAMOTHE  
(Alto)

« S'ADRESSANT À LUI-MÊME, DANS UN PÉRIPE QUI NOUS MÈNE DU QUÉBEC À LA FRANCE, CET AMOUREUX DE KAFKA NOUS ENTRAÎNE DANS UNE QUÊTE SENTIMENTALE QUI INTERROGE LES LIMITES DE LA RELATION AMOUREUSE. PEUT-ON AIMER PLUSIEURS PERSONNES EN MÊME TEMPS EN TOUTE SINCÉRITÉ ? »

Françoise Careil  
Librairie du Square  
(Montréal)



#### LÉON, COCO ET MULLIGAN

CHRISTIAN MISTRAL  
(Boréal)

« UN PARC, LA NUIT: MOMENT PRIVILÉGIÉ OÙ TOUT PEUT ARRIVER. L'ODYSSEE DE DEUX MARGINAUX AU CŒUR DE MONTRÉAL. L'AMITIÉ INCONDITIONNELLE ENTRE DEUX ÂMES QUI GÉRCHENT LE BONHEUR. UNE FOLLE ENVIE DE BIEN-ÊTRE ET D'AMOUR SUR UN FOND D'ALCOOL ET DE FOLIE. L'HISTOIRE RACONTÉE PAR MISTRAL, VIRTUEUSE DE L'ÉCRITURE, NOUS LAISSE PANTOIS. UN PUR RAVISSEMENT. »

Robert Boulteric  
Librairie Le Parchemin  
(Montréal)

### FINALISTES CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC



#### À L'ABRI DE RIEN

OLIVIER ADAM  
(de l'Olivier)

« AVEC LE PERSONNAGE DE MARIE, MÈRE DE FAMILLE ÉCORCHÉE VIVE ET DÉPRESSIVE, OLIVIER ADAM NOUS ENTRAÎNE DANS UN PRÉCIPICE DÙ SE CÔTOIENT LA VIOLENCE, L'INJUSTICE, LE RACISME, MAIS AUSSI LA SOLIDARITÉ AVEC CEUX QUE L'ON PEUT APPELER LES DAMNÉS DE LA TERRE, LES CLANDESTINS ET LES SANS-ABRI. »

Françoise Careil  
Librairie du Square  
(Montréal)



#### LE DERNIER FRÈRE

NATHACHA APPANAH  
(de l'Olivier)

« UN VIEIL HOMME SE REMÉMORE SON ENFANCE : SA JEUNESSE MARQUÉE PAR LA VIOLENCE ET LA TRAGÉDIE, MAIS SURTOUT, PAR UNE RENCONTRE QUI CHANGERA LE COURS DE SA VIE. L'ÉCRITURE, D'UNE EXTRÊME SENSIBILITÉ, NOUS FAIT TOUCHER À NOS RACINES LES PLUS PROFONDES ET FAIT RENAITRE LE DÉSIR D'ÊTRE ENSEMBLE, DE RECRIER SON PASSÉ FAMILIAL POUR ÉCHAPPER AU MAL DE VIVRE. »

Robert Boulteric  
Librairie Le Parchemin  
(Montréal)



#### LE RAPPORT DE BRODECK

PHILIPPE CLAUDEL  
(Stock)

« VOILÀ UN GRAND ROMAN! UN LIVRE QUI DÉRANGE, QUI FAIT MAL, QUI DÉSTABILISE, DANS CE RÉCIT FORMIDABLEMENT BIEN CONSTRUIT, BRODECK NOUS RACONTE SON HISTOIRE, CELLE D'UN MEURTRE, MAIS SURTOUT, IL NOUS DÉVOILE TOUTES LES HORREURS, LES ATROCITÉS ET LES LÂCHETÉS DONT SEUL L'HUMAIN EST CAPABLE. LIRE PHILIPPE CLAUDEL, C'EST ÉLARGIR UN PEU PLUS NOTRE CONNAISSANCE DE L'ÂME HUMAINE. »

Johanne Vadeboncoeur  
Librairie Clément Morin  
(Trois-Rivières)



#### CARTOGRAPHIE DES NUAGES

DAVID MITCHELL  
(de l'Olivier)

« SIX RÉSITS EN SIX GENRES EN SIX TEMPS MANIÉS AVEC MAESTRIA PAR UN AUTEUR ANGLAIS À DÉCOUVRIR. CARTOGRAPHIE DES NUAGES DE DAVID MITCHELL EST UN LABYRINTHE DANS LEQUEL ON AIME SE PERDRE POUR MIEUX SE RETROUVER À LA SORTIE. COMBLÉ ET, SURTOUT, ADMIRATIF. »

Louis Gagné  
Boutique du Livre  
(Québec)



#### LA VOLEUSE DE LIVRES

MARKUS ZUSAK  
(Oh !)

« DE TEMPS EN TEMPS ON CROISE UN LIVRE MAGIQUE, PARFAIT DU DÉBUT À LA FIN, ORIGINAL ET SANS FAIBLE, QUI NOUS TRANSPORTE. CE ROMAN EST DE CETTE TREMPÉ C'EST ÉGALEMENT UNE MAGNIFIQUE FABLE SUR LE POUVOIR DES MOTS, DES LIVRES ET DE LA LECTURE. EN PLUS, C'EST LA MORT QUI NOUS RACONTE CETTE HISTOIRE ! »

Patrick Vachon  
Groupe Indigo Livres et Musique  
(Montréal)